

*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

90<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE



N° 89 - 1994 - Fasc. 2/3



## BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES «AMIS DE VIENNE»

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour «répandre la connaissance de l'histoire de la Ville  
et des antiquités viennoises» (article premier des statuts).

Pour 1994

Le numéro .....	35,00 F.
Retraités et étudiants .....	110,00 F.
Abonnement annuel normal .....	130,00 F.
Abonnement de soutien .....	150,00 F.

**Avis important :** Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

**Correspondance :** Secrétaire des «AMIS DE VIENNE»,  
3-5, Rue de la Table Ronde, 38200 VIENNE.  
C.C.P. «Amis de Vienne» - LYON 185-71 J.

Le Comité de rédaction laisse aux auteurs des articles  
l'entière responsabilité des opinions émises.

EN COUVERTURE :

Roue du char processionnel de la Côte-Saint-André (700 Av. J.-C.)  
étudié et restauré sous les directives de G. Chapotat.

L'ensemble du char est exposé au Musée de la Civilisation gallo-romaine à Lyon



Publié avec le concours du Conseil Général de l'Isère,  
des villes de Vienne, Sainte-Colombe et Saint-Romain-en-Gal.

## ATTENTION !

TOUS LES ABONNEMENTS COMMENCENT AU 1<sup>er</sup> JANVIER

*Nous vous prions de payer votre cotisation dans les meilleurs délais.*

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.  
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI.

— POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS —

### FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE » POUR L'ANNÉE 1994

NOM : ..... Prénoms : .....

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par Poste) : .....

.....

.....

#### TARIF ABONNEMENT pour 1994 :

Abonnement de soutien ..... 150 F.

Abonnement normal ..... 130 F.

Étudiants - Retraités ..... 110 F.

A retourner, accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« Amis de Vienne » - 3-5, Rue de la Table Ronde - 38200 VIENNE

## ACTIVITÉS

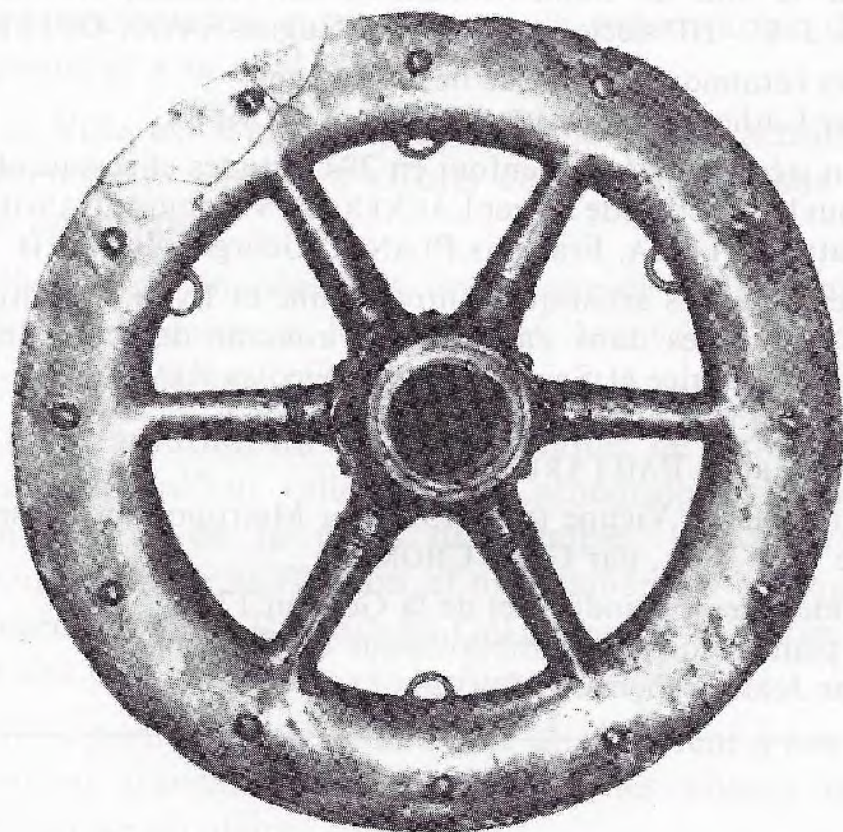
- Dimanche 19 Juin : Visite guidée de Besançon. La découverte de la ville se fera en car et à pied. Déjeuner au restaurant de l'hôtel Mercure. L'après-midi, visite du musée de Besançon (l'un des plus riches de Province). Puis, visite des Salines d'Arc et Salins. Le départ est fixé à 7 h. à la gare routière. Retour prévu après 21 h. Prix tout compris : 290 F. Prière de se faire inscrire de toute urgence au 74.85.27.89 et envoyer un chèque aux "Amis de Vienne" 5, rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.
- Du 4 au 11 Septembre : Voyage aux Pays-Bas : La ville d'Amsterdam et les différents musées comme celui de Van Gogh, ou le Rijksmuseum. La Haye, Haarlem, Volendam, Edam, Hoorn, Leiden, Alkmaar. Le prix du voyage, de 6450 F. (supplément chambre individuelle : 900 F.) comprend le logement en hôtel 2 étoiles en France, le logement en hôtel 4 étoiles à Amsterdam, en centre ville, les repas du déjeuner du 1<sup>er</sup> jour au déjeuner du 9<sup>e</sup> jour, le car, les entrées dans les musées, l'assurance assistance, rapatriement et annulation. Les visites seront commentées par Sophie Schadelle. Accompagnement Annick Seguin. Veuillez vous faire inscrire auprès d'Annick Seguin, Montée des Grands Prés, Les Tupinières à Vienne, tél. 74.85.27.89. A l'inscription un acompte de 1.500 F. par personne est demandé, le solde devra être versé avant le 15 Juillet.
- Samedi 24 Septembre (après-midi) : Les peintures murales du Château de Grigny (qui viennent d'être restaurées), le Château de la Damette à Irigny, la Maison de Melchior Philibert à Charly. Départ en car à 13 h. 30 à la gare routière de Vienne. Prix : 80 F. Prière de se faire inscrire en envoyant le chèque de réservation au 5, rue de la Table-Ronde ou auprès d'Annick Seguin 74.85.27.89 ou d'André Hullo 74.53.39.29.
- Samedi 22 Octobre (après-midi) : Voyage à travers la Bresse : les cheminées sarrasines : à Saint-Trivier-de-Courtes, à Saint-Cyr-sur-Menthon (la ferme des Planons vient d'être restaurée) à Montrevel, pour terminer à Saint-Étienne-du-Bois. Le prix comprenant le voyage et les visites est fixé à 110 F. Prière de se faire inscrire en envoyant un chèque auprès de Mme Seguin, Montée des Grands-Prés à Vienne (74.85.27.89) ou aux "Amis de Vienne", 5, rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.
- Causeries sur la peinture les lundis après-midi à 14 h. 15 au local des "Amis de Vienne", 5, rue de la Table-Ronde. Série de causeries sur la peinture post-impressionniste par Mme B. DANCER :
  - Lundi 17 Octobre : VAN GOGH
  - Lundi 28 Novembre : CHAGALL
  - Lundi 12 Décembre : CHAGALL
  - Lundi 16 Janvier : Visite du musée d'Art Moderne de St-Étienne.
  - Lundi 6 Février : DUFY
  - Lundi 20 Mars : MODIGLIANI



*BULLETIN*  
*DE LA*  
*SOCIÉTÉ*  
*DES*  
*AMIS DE VIENNE*

Société fondée en 1904

90<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE



N° 89 - 1994 - Fasc. 2/3



## **SOMMAIRE**

---

- Le mot du Maire, par Louis MERMAZ
- Une ville et son passé : la Société des Amis de Vienne,  
par Vital CHOMEL
- Le patrimoine viennois : atout et problème pour la ville,  
par François RENAUD
- L'étymologie du nom de la ville de Vienne,  
par Gaston TUAILLON
- Le site de Vienne fréquenté et utilisé depuis la plus haute  
antiquité et son message, par Gabriel CHAPOTAT
- Note sur l'utilisation de la molasse (grès calcaire miocène)  
sur le site de Saint-Romain-en-Gal (Rhône) (I<sup>er</sup> siècle  
av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.), par Hugues SAVAY-GUERRAZ
- Les céramiques de la rue de Bourgogne,  
par Catherine GODARD et Joelle NEVORET
- Un trésor monétaire enfoui en 294 : études et restauration  
sous la direction de Roger LAUXEROIS, Véronique LANGLET,  
Patrick PLISKA, François PLANET, Georges VICHERD
- Les échanges artistiques entre Vienne et Lyon. Inventions  
et influences dans l'architecture romane des cathédrales  
Saint-Maurice et Saint-Jean, par Nicolas REVEYRON
- GIRART de Vienne, histoire et légende,  
par Marcel PAILLARET
- Une vue de Vienne (vers 1590) au Metropolitan Museum  
de New-York, par Gilles CHOMER
- Aménagement industriel de la Gère en 1776.  
2 plans inédits de la Bibliothèque de Grenoble,  
par Jean-François GRENOUILLER



## **PRÉSERVER ET TRANSMETTRE**

La Ville de Vienne a 2 000 ans.

Elle possède un patrimoine majeur sur le plan européen.

Du Théâtre Antique à la Cathédrale Saint-Maurice, de Saint- Pierre à Saint-André-le-Bas, de l'Odéon au Temple d'Auguste et Livie, ses vieilles pierres reflètent un art de vivre exceptionnel et offrent un cadre de vie inestimable à tous les Viennois.

Depuis quatre-vingt dix ans, la Société des Amis de Vienne œuvre avec passion et vigilance à la préservation de notre patrimoine et à sa notoriété.

La Ville est d'autant plus sensible à son action qu'elle entreprend elle aussi des efforts considérables dans ce sens depuis longtemps.

Vienne est un pôle très important de civilisation gallo-romaine. Le Centre de Restauration Archéologique a acquis depuis trente ans une réputation internationale.

La restauration du Théâtre Antique, de Saint-André-le-Bas, et aujourd'hui celle de la Cathédrale Saint-Maurice, l'aménagement de la place du Temple, l'ouverture, cette année, du chantier de l'Odéon, et prochainement l'inauguration du musée de Saint-Romain-en-Gal, placent le patrimoine au centre des préoccupations de la Municipalité.

Nous partageons ainsi le même attachement à nos racines et désirons transmettre à nos enfants les bijoux restaurés d'une histoire séculaire.

**Louis MERMAZ**  
*Maire de Vienne*



# PRÉSERVER ET TRANSMETTRE

## SOMMAIRE

Le mot du Maire, par Louis MERMAZ

La Ville de Vienne a 2 000 ans.

Elle possède un patrimoine majeur sur le plan européen.

Du Théâtre Antique à la Cathédrale Saint-Maurice, de Saint-Pierre à Saint-André-le-Bas, de l'Odéon au Temple d'Auguste et Livie, ses vieilles pierres reflètent un art de vivre exceptionnel et offrent un cadre de vie inestimable à tous les Viennois.

Depuis quatre-vingt ans, la Société des Amis de Vienne œuvre avec passion et vigilance à la préservation de notre patrimoine et à sa notoriété.

La Ville est d'autant plus sensible à son action qu'elle entretient elle-même des efforts considérables dans ce sens depuis longtemps.

Patrick PUISA, François PLANET, Georges VICHARD

Vienne est un pôle très important de civilisation gallo-romaine. Le Centre de Restauration Archéologique a reçu depuis trente ans une réputation internationale.

La restauration du Théâtre Antique, de Saint-André-le-Bas, et aujourd'hui celle de la Cathédrale Saint-Maurice, l'aménagement de la place du Temple l'ouverture cette année, du chantier de l'Odéon, et prochainement l'inauguration du musée de Saint-Romain-en-Jal, placent le patrimoine au centre des préoccupations de la Municipalité.

Nous partageons ainsi le même attachement à nos racines et désirons transmettre à nos enfants les joyaux restaurés d'une histoire séculaire.

Louis MERMAZ  
Maire de Vienne

## UNE VILLE ET SON PASSÉ : LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

par Vital CHOMEL

Plus que ne l'admettent essayistes, romanciers ou chroniqueurs lorsqu'ils entreprennent d'ausculter les cultures provinciales, de mettre au jour leurs ressorts, leurs permanences et leurs originalités, des sociétés savantes vouées à une irremplaçable histoire locale, osons cet adjectif dans sa modestie et son exigence, en sont repères signifiants, à l'égal des heures musicales, des galeries d'art, des étals de libraires ou des ciné-clubs. Selon un dénombrement récent, six cents environ pourraient être recensées dans notre république hexagonale. Incardinées dans un département ou une ville, vénérables ou récentes, «poly-mathiques» dans leur appréhension du passé comme l'on disait au XIX<sup>e</sup> siècle ou de curiosités plus circonscrites et moins territoriales (les médailles et monnaies, les marques postales, les chemins de fer, etc...), elles sont d'une extrême diversité, soumises aux aléas du temps ou parfois érudites. Entre les associations de valorisation et de protection du patrimoine, infiniment utiles, deux cents dans la seule région Rhône-Alpes d'après l'Annuaire publié par M. Régis Neyret, président de Patrimoine Rhônalpin, et la société savante de plein exercice, pourrait-on dire, les convergences sont évidentes, mais la frontière très nette aussi. C'est la préparation régulière, au long des lustres et des décennies, en conditions qui sont toujours délicates, d'une publication faisant référence pour la connaissance et la compréhension des sociétés dont legs monumentaux et fonds archivistiques permettent, *hic et nunc*, l'intelligence. A l'égal de la Diana, à Montbrison, pour la Loire, du Bugey, à Belley, pour l'Ain, des Académies florimontane et salésienne à Annecy, de la Société d'Archéologie et de Statistique de la Drôme à Valence et de quelques autres, la Société des Amis de Vienne se distingue, en son quatre-vingt-dixième anniversaire, par l'édition d'un bulletin dont tout praticien de l'histoire dauphinoise connaît la valeur.



Pour qui n'est point viennois, l'honneur de participer à une telle célébration requiert loyale reconnaissance d'une singularité. Peu d'années avant la Révolution, en 1783, l'*"Almanach ecclésiastique, militaire et civil du Viennois"* en affirmait l'originalité dans la province. Tel fut l'ultime et inoubliable propos, par un torride 13 août, deux mois avant sa mort, en la maison religieuse de la banlieue grenobloise où il avait trouvé refuge, de l'entretien dont le chanoine Cavard favorisa le signataire de ces lignes qu'il avait convié pour assurer la prise en charge par les Archives départementales de l'Isère, des manuscrits de son œuvre d'érudit. Mais, sur ce point d'une identité viennoise étendue à un pays - en 1937, par exemple, la Société ne mobilisa-t-elle pas l'illustre historien et archéologue que fut Émile Mâle pour sauver l'église de Ville-sous-Anjou ? -, la titulature de nos dauphins au long du XIII<sup>e</sup> siècle lèverait, à elle seule, toute inquiétude ! « Comtes d'Albon », « comtes d'Albon et palatins de Vienne », « dauphins de Viennois et comtes d'Albon », c'est de ces titres que se parèrent alors nos princes. Pas davantage, au XVI<sup>e</sup> siècle, dans le concert difficile des « dix villes » du Dauphiné, aux prises avec l'inextricable Procès des Tailles, Vienne ne saurait être oubliée, car, c'est en ses archives municipales que sont conservés les plus riches documents sur leurs destinées collectives.

Lorsque l'histoire de la ville pourra être envisagée dans sa continuité, projet un instant caressé puis abandonné faute d'études suffisantes sur ses phases contemporaines, l'une des « notes », au sens vrai de ce mot, pour les XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, devra être les relations, positives et négatives de ses édiles, avant même Miremont, et de sa population, avec le patrimoine architectural et monumental. La naissance, le 17 février 1904, de la Société des Amis de Vienne, apparaîtra alors comme une date capitale, en raison d'une prise de conscience vigoureuse des risques de dépossession encourus, après l'achat opéré par un amateur fortuné, le général de Beylié, grenoblois, de la mosaïque « Hylas et les nymphes » pour le musée de sa ville, qu'il enrichirait, l'année suivante, de quatre tableaux de Zurbaran, parmi les plus importants. Dès ses origines, la Société prendra à bras le corps la défense de la cathédrale Saint-Maurice, de longue date médiocrement entretenue, contribuant de ses propres ressources au financement de travaux que les crédits ministériels et municipaux ne suffisaient pas à couvrir, intervenant auprès du sénateur Camille Jouffray en 1908, acquérant, trois ans plus tard le terrain du théâtre, lançant souscription sur souscription les années suivantes.

Un second caractère de la Société, apparent dès le premier avant-guerre, mérite d'être relevé. Celle-ci, est-il dit, dès la constitution initiale, devait être « un véritable groupe d'enseignement mutuel entre Viennois », sans négliger parallèlement le développement du tourisme. Sans doute les membres de ce groupe fondateur, Bizot, le romaniste Jules Ronjat, l'architecte Firmin Allemand, Savigné, de

Sainte-Colombe, d'autres encore, surent-ils goûter ce qui fit la qualité des sociétés savantes du XIX<sup>e</sup> siècle, les plaisirs de la «sociabilité érudite», comme leurs successeurs, de génération en génération. Mais, autant qu'une saine vision des rapports sociaux dans la cité, le souci d'efficacité habita les uns et les autres. Selon le tableau des membres pour les années 1935-1937, aux engagements individuels se joignaient la ville de Vienne - dont le député-maire était alors Lucien Hussel - l'Ordre des Avocats, la Compagnie des Avoués, la Chambre de Commerce, la Chambre Syndicale des Artisans Coiffeurs et le Syndicat des Pâtisseries.

En cette même année, à l'intention de ce public largement ouvert, le chartiste Claude Faure donna un mémoire de grande qualité, «Un épisode des guerres de religion, Vienne-en-Dauphiné en l'année 1562». Dès l'origine, la publication d'un bulletin de bonne facture constitua une règle d'or pour les bureaux successifs. Tout habitué de l'histoire régionale conserve, avec gratitude pour son auteur, Monsieur François Renaud, les tables générales éditées en 1990. Par ce bulletin, culminant à l'occasion en numéros spéciaux composés avec art, «Le petit lexique du Gauchon» en 1984 et 1989, ou «L'archéologie médiévale à Vienne» en 1986, voix a été donnée aux érudits locaux, le fort portant le faible parfois, contributions notables obtenues de géographes et historiens extérieurs et, surtout, peut-être, information bibliographique étendue offerte à ses lecteurs. Faut-il le dire ? En Rhône-Alpes, aucune ville, hors Annecy, ne s'est donnée les moyens de pareille information, même pas les plus orgueilleuses, Lyon, Grenoble ou Saint-Étienne, et pas davantage maintes autres pourtant héritières d'un long passé. En ce constat, se trouvent louées, et la clairvoyante volonté des présidents successifs, et la fidélité de leurs adhérents.

Dans la vie de tout groupement, de toute société, des inflexions sont, sans cesse, nécessaires; aucune illusoire autarcie ne saurait avoir de fécondité dans les champs d'une culture à l'écoute des temps. S'il fallait dater ceux que connut la Société des Amis de Vienne, les premières interventions, dans les années 20, de l'architecte en chef des Monuments Historiques, de fort talent, que fut J. Formigé, les études sur Saint-André-le-Bas que publia, à la veille de la seconde guerre mondiale, l'archéologue réputé que fut J. Vallery-Radot, marqueraient un point de départ. Désormais le patrimoine monumental viennois ne serait plus *res nullius*, était venu le temps des grands travaux, l'âge des conservateurs qu'affirmaient plus tard les découvertes de Saint-Romain-en-Gal. Si, comme le relève dans une récente interview (*Débats*, janvier-février 1994) M. Dupavillon, Directeur du Patrimoine au Ministère de la Culture de 1990 à 1993, les associations patrimoniales gardent leur raison d'être en dialoguant avec les autorités sur les questions sensibles, un climat d'entente et de considérations mutuelles doit prévaloir.



Les domaines de l'écrit, déterminants eux aussi puisque les livraisons du bulletin, de trimestre en trimestre, doivent à la fois fortifier le sens d'un enracinement en une ville construite en vingt siècles et plus, retenir s'il se peut des mémoires ou articles originaux, dispenser une information, connaissent semblables involutions. Lorsque l'âge des conservateurs s'étendra aux archives municipales, en autorisant le classement de fonds qui, de Lyon à Avignon et Arles, sont, communaux ou hospitaliers, les plus riches de la vallée du Rhône, sous l'impulsion des universités de Grenoble et de Lyon, l'apport sera massif et d'évidente portée. Mais dans l'intervalle, la relecture des fascicules publiés depuis quinze ans montre que le cap peut être maintenu, l'inventivité de chercheurs viennois et le recours à des collaborations extérieures, d'archéologues notamment, l'insertion aussi de souvenirs, de témoignages - à condition de fuir l'insignifiance - ayant permis des sommaires utiles, parfois suggestifs au-delà du cadre viennois.

Certes, les difficultés de la tâche ne peuvent être occultées et l'on ne saurait se dissimuler que l'idéal de sociabilité érudite plus haut évoqué paraîtra parfois hors d'atteinte. Le recours de la recherche historique contemporaine à des méthodes affinées, l'emploi de techniques auxiliaires nouvelles, le souci d'accéder à la connaissance des mentalités imposent circonspection dans le choix des thèmes abordés. Mettre ses pas dans ceux de nos prédécesseurs ? Moindre est l'imprégnation littéraire de nos lycéens, les licenciés d'histoire ne traduisent plus Ammien Marcellin et nos juristes ont d'autres soucis que de s'interroger sur le Senatus-Consulte Trebellien régissant le fideicommiss ! En l'occurrence, aucun retour en arrière, nulle restauration ne se peuvent envisager, sous peine de sclérose. Si modestement que ce soit, contribuer à l'élaboration d'une histoire locale ouverte pour les femmes et les hommes d'aujourd'hui demeure un terme vers lequel il n'est point de voie royale, seulement des chemins broussailleux en lesquels avancer requiert hauteur de vue, ténacité et foi.

Pour avoir consacré une part importante de mon activité professionnelle d'antan à aider candidats à la maîtrise et au doctorat par la mise à disposition de sources non suspectes, légitimes étapes dans un "cursus" d'études ou dans une carrière, le désintéressement qui est la loi dans les sociétés savantes constitue une valeur qu'il faut marquer en finissant. Consacrer temps et peine pour des fins gratuites, tenir à l'écart présumés et *a priori* politiques, constituer une information et la tenir à jour, répondre aux sollicitations, ne point rechigner aux plus fastidieuses démarches, ces façons d'être et d'agir sont trop rares pour que l'on ne voit pas en elles l'une des raisons de la longévité dont s'honore la Société des Amis de Vienne.

# **LE PATRIMOINE VIENNOIS**

## **Atout et problème pour la ville**

par François RENAUD

Chacun sait, à Vienne, l'impressionnant patrimoine dont dispose notre ville et nos concitoyens en sont légitimement fiers.

Mais il est certain que ce patrimoine connaît depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle un puissant regain d'intérêt dans la population. Phénomène d'ailleurs général en France et au-delà. Comment et pourquoi ? A cela s'ajoute le fait que ce patrimoine pose de rudes problèmes de conservation et de mise en valeur. C'est à ces diverses questions que je m'efforcerai de répondre.

L'exceptionnelle richesse patrimoniale de Vienne se base sur l'extrême antiquité de la ville et sur ses longues périodes de prospérité. Chaque époque, même les plus reculées, a laissé sa trace, plus ou moins spectaculaire mais toujours d'un intérêt de premier ordre et varié.

La géographie est responsable de la présence, ici, d'une ville prospère car elle a donné un faisceau d'atouts aux hommes : excellence de la situation sur l'une des plus grandes routes internationales d'Europe, le sillon du Rhône et de la Saône, reliant à la Seine et au Rhin et qui vit dès l'époque grecque cheminer l'étain des îles Cassitérides vers la Méditerranée; intérêt militaire d'un site aux collines raides, donc faciles à défendre, et qui contrôlent le fleuve; existence d'un antique carrefour routier démontré par G. Chapotat et qui encouragera, aux temps romains, l'installation d'un robuste pont de pierre, grâce à l'étroitesse du fleuve dans sa vallée ici très resserrée; présence d'une rivière, la Gère, bien fournie en eau toute l'année et d'une eau très favorable à la trempe; enfin, sous-sol cristallin truffé de filons de plomb argentifère et de zinc.

Si l'époque gauloise n'a livré que quelques objets, dont un grand nombre de pieux de bois retirés du Rhône près du pont actuel, elle est loin de s'être largement racontée car la colline de Sainte-Blandine n'a toujours pas été l'objet de la fouille rationnelle qui, en nous livrant une statigraphie, éclairerait enfin sur ce temps de la Gaule indépendante.



La Pax romana fut éminemment favorable à l'essor de Vienne jusqu'à la première irruption Barbare au milieu du III<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire pendant plus de trois siècles. Les témoignages de la richesse et du raffinement des propriétaires d'alors foisonnent : monuments, mosaïques qui, à elles seules, remplissent un gros livre de J. Lancha, statuaire admirablement répertoriée par E. Will, argenterie domestique, tandis que fours de potiers et bassins pour le travail de la laine nous renseignent sur les activités industrielles. Provenant des deux côtés du fleuve, ces témoignages nous font découvrir la vaste étendue de la Vienne gallo-romaine, alors que sous la poussée des Barbares notre ville se cantonnera bientôt rive gauche et s'y maintiendra.

Dominée par Rome près de 600 ans, de -121 à +468, au point d'en être très profondément mais pas totalement romanisée, Vienne devait ensuite traverser un océan de vicissitudes pendant tout le Haut Moyen-Age : invasions germaniques, raids sarrasins et normands, succession de royaumes plus ou moins éphémères (Burgondes puis Francs, empire de Charlemagne puis Francia media de Lothaire et Francia occidentalis de Charles-le-Chauve, royaume de Bourgogne puis à partir de 1033 Saint-Empire romain germanique). Mais la véritable réalité politique résidait dans la dissolution de l'autorité centrale, qui fut rapide et aboutit fin du IX<sup>e</sup> siècle à un pullulement de seigneuries innombrables, laïques ou ecclésiastiques, nées de l'insécurité.

Or le drame de cette époque, ce sont les destructions, l'abandon de l'entretien des infrastructures collectives faute de techniciens disparus dans la tourmente, et enfin les morts. Morts inconnus ou morts illustres comme l'évêque Didier assassiné en 607 sur ordre de la reine franque Brunehaut et dont le vivant souvenir se maintient toujours dans huit communes des départements Isère, Rhône et Ain, qui ont nom Saint-Didier.

Un seul point de stabilité dans ce monde désorienté, le christianisme, triomphant depuis la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Sous l'autorité d'évêques souvent brillants, il console par l'espoir d'un au-delà de bonheur éternel. Toutefois, par haine de l'ancienne, la nouvelle religion contribue à la destruction de la cité romaine en utilisant ses édifices comme carrières de pierre et en fondant ses statues. Aux temples rasés (sauf très rares exceptions dont précisément notre Temple d'Auguste et de Livie transformé en église) succèdent monastères et églises dont témoignent encore l'église Saint-Pierre qui s'enorgueillit d'être l'une des plus anciennes de France (VI<sup>e</sup> ou VII<sup>e</sup> siècle) et les fondations, à Saint-Romain-en-Gal, de l'église de l'illustre abbaye Saint-Ferréol découvertes à la faveur de travaux récents.

D'émouvants témoins de ce demi-millénaire troublé sont pieusement rassemblés ici et là : inscriptions mortuaires et sarcophages paléochrétiens, monnaies d'or mérovingiennes puis d'argent carolin-

giennes où figurent le nom de Vienne (VI ou VIENNA ou VENNA), fragments en pierre de chancels d'églises à décoration tantôt fruste, tantôt élégante (rinçaux enserrant chacun une fleur à cinq ou six pétales).

Mais c'est avec le XI<sup>e</sup> siècle, grâce à plus de paix assurée par les princes, que l'on renoua peu à peu avec l'expansion démographique et économique. Bien située, Vienne participe à ce grand mouvement occidental qui s'épanouit aux XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, enrichissant la bourgeoisie marchande et les grands. A Vienne, le grand est l'archevêque-comte qui cumule pouvoirs spirituel et temporel. Il frappe monnaie à la façon d'un prince indépendant, l'empereur du saint empire romain germanique, dont il est en principe le sujet, étant loin et bien trop accaparé par les problèmes germaniques et italiens pour songer à s'occuper de Vienne. C'est une bonne monnaie d'argent, acceptée dans tout le sud-est de la France actuelle. De nombreux exemplaires nous en sont parvenus que proposent régulièrement dans leurs catalogues de vente les marchands parisiens actuels spécialisés.

Certes, le prélat doit-il céder à la bourgeoisie, impatiente d'émancipation, l'administration de la ville au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, mais l'église de Vienne manifeste avec éclat sa puissance et sa richesse en des constructions religieuses de prestige : la cathédrale se renouvelle de fond en comble au XII<sup>e</sup> puis au XIII<sup>e</sup> siècle avec des projets de plus en plus ambitieux; au XII<sup>e</sup> siècle, l'abbaye Saint-André-le-Bas se donne une église incluant des éléments antérieurs, un clocher et un cloître romans, tandis que l'abbaye Saint-Pierre ajoute un clocher-porche à son église.

La richesse de l'église d'alors se base non seulement sur des biens fonciers nombreux mais aussi sur les multiples dons des fidèles que nous rappellent toujours les pierres obituaires encastrées d'origine dans les murs de nos églises place Saint-Paul ou rassemblées au cloître de Saint-André-le-Bas.

Le reflux de la prospérité reprit au XIV<sup>e</sup> siècle : peste de 1348 de sinistre mémoire en Dauphiné, répercussions de la guerre de Cent Ans. Mais le chantier de la cathédrale Saint-Maurice n'en continue pas moins, tout en traînant : la façade de la cathédrale se monte au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles pour s'achever au début du XVI<sup>e</sup>, vers 1525. L'apothéose en est le portail du couronnement de la Vierge, dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, point d'orgue de nos maîtres sculpteurs (copie d'un fragment au Musée National des Monuments français à Paris).

Le XVI<sup>e</sup> siècle avait bien commencé par une nouvelle expansion économique liée à la découverte de nouveaux mondes. Lyon était devenue la grande place financière du royaume de France auquel Vienne avait été rattachée en 1450. Notre ville profita de ce renouveau : en témoignent toujours les beaux hôtels bourgeois d'alors dans nos



rues des Orfèvres et Marchande, avec leurs fenêtres à meneaux dont la mode se poursuit au siècle suivant.

Mais quarante ans de guerres de religion firent replonger l'économie qui ne cessa, tout le long du XVII<sup>e</sup> siècle encore, de connaître de très grosses difficultés. Quand, au cours d'une crue particulièrement furieuse, le Rhône emporte le vieux pont romain en 1651, la ville renonce à le relever...

Pourtant, le XVII<sup>e</sup> siècle est marqué par un très remarquable renouveau, mais d'ordre spirituel : le christianisme, sous sa forme catholique victorieuse et stimulée par le concile de Trente, connaît un puissant élan. De nombreux ordres religieux nouveaux s'installent à Vienne, tandis que des anciens reprennent vigueur comme le monastère des Bénédictines de Saint-André-le-Haut dont la porte d'entrée est datée de 1665. Les Jésuites créent le collège en 1604, qui sera complété en 1725 par l'église très typée de Saint-André-le-Haut, due à un projet du fameux Martellange.

Il faudra attendre le XVIII<sup>e</sup> siècle pour que, dans l'ambiance générale d'expansion économique que connut alors le royaume, l'activité industrielle viennoise se relançât mais cette fois dans des secteurs nouveaux et sous l'impulsion d'étrangers à la ville, le lyonnais Charvet pour la laine, l'autrichien Blumenstein pour la métallurgie des non-ferreux. Des établissements surgis alors, et qui avec Charvet parviendront à la gloire du titre envié de Manufacture Royale, il ne subsiste rien : sans doute n'en valaient-ils pas la peine, à la différence de ceux conservés dans d'autres régions, comme la manufacture du Dijonval à Sedan (étudiée par G. Gayot dans les Cahiers de l'Inventaire du Ministère de la Culture, 1984)

La dimension spirituelle de Vienne ayant sombré pendant la révolution qui supprima son archevêché millénaire, la ville s'orienta définitivement vers l'industrie au XIX<sup>e</sup> siècle : jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, elle sera un des principaux centres de la laine cardée en France au point de passer pour une ville mono-industrielle (1). Les entreprises textiles s'y multiplient, de toutes tailles et sur

---

(1) Personnel employé dans l'industrie textile sur la place de Vienne en décembre 1927 :

- personnel des adhérents à la Chambre Syndicale Patronale de l'Industrie Textile de Vienne : Total : 6198, dont : ouvriers 5778 soit 2662 hommes et 3116 femmes; mensuels 420 soit 349 hommes et 71 femmes.

- personnel des non-adhérents à la Chambre Syndicale de l'Industrie Drapière : total, 490.

- chez les façonniers : façonniers travaillant chez eux : 164; ouvriers occupés par ces façonniers : 163; total : 327.

La ville de Vienne compte alors 25.092 habitants (recensement de 1926). Si on lui ajoute la population des six communes formant aujourd'hui avec Vienne le "District urbain de Vienne" créé en 1960 (Sainte-Colombe, Saint-Cyr, Saint-Romain-en-Gal, Pont-Évêque, Reventin-Vaugris et Scyssuel) on atteint au même recensement la population totale de 31.053 habitants. Source : archives de la Chambre Syndicale Patronale de l'Industrie Textile de Vienne.

initiatives largement locales. Elles travaillent, elles inventent, elles prospèrent, secouées parfois par de violentes colères ouvrières. Qu'en résulte-t-il pour notre patrimoine ? Un nouvel enrichissement fait de quelques beaux bâtiments industriels (Teytu, Vaganay, Charnay-Seguin...) ainsi que de très remarquables maisons de maîtres, tel le "château" de l'industriel Francisque Bonnier griffé Jules Formigé. L'impact du travail de la laine sur la ville aura même été si puissant qu'après sa disparition dans les années 1960, l'idée viendra de garder la mémoire de ses outils en les rassemblant et en les faisant fonctionner dans un musée du Patrimoine Textile viennois.

Vingt siècles d'accumulation de modes de vie et de modes de pensée fort différents ont ainsi apporté à Vienne un foisonnement de constructions et d'outillages conçus par les sensibilités et les technologies les plus variées. De quoi en être légitimement fier, voire orgueilleux. Quelle ville de notre département de l'Isère peut prétendre à un patrimoine aussi éblouissant de durée, de quantité et de qualité ?

De tout cet impressionnant patrimoine, les Viennois n'ont vraiment pris conscience qu'à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et encore à l'initiative d'un étranger à leur ville, l'alsacien Pierre Schneyder qui s'installa ici en 1755 à l'âge de 25 ans. Joignant un grand talent de dessinateur à sa passion de l'archéologie qui était alors très à la mode depuis l'exploration de Pompéi en 1748 et d'Herculanum en 1750, Schneyder fut le véritable point de départ du Musée de Vienne en rassemblant pendant quarante ans au collège où il enseignait le dessin, la grande quantité d'objets et de fragments gallo-romains qu'il découvrit.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, la protection du patrimoine local fit un grand pas en avant par l'intervention de l'État. L'Inspection Générale des Monuments Historiques est créée par le ministre Guizot en 1832 et l'écrivain Prosper Mérimée est nommé titulaire du poste en 1834. Il le restera jusqu'en 1860. Mérimée aura le mérite de faire restaurer le Temple d'Auguste et de Livie et d'attirer, dans ses Notes de Voyages, l'attention de l'État sur les églises Saint-Maurice et Saint-André-le-Bas, sur celle aussi de Saint-Pierre "qui tombe en ruine et qu'on a dépouillé de tous ses ornements". Il ajoute pourtant, désabusé, "le métier d'Inspecteur Général des Monuments Historiques est d'être vox clamans in deserto", se plaignant du vandalisme des ministères, des conseils municipaux, des curés et de la médiocrité des architectes provinciaux.

Il est de fait que le patrimoine de Vienne n'en continuait pas moins à perdre certaines de ses plus belles pièces : la ville offrit au roi Louis XVIII le buste de Satyre ou "Faune de Vienne" trouvé quai de Gère; l'Aphrodite accroupie découverte dans le "Palais du Miroir" à Sainte-Colombe, superbe copie en marbre d'un original hellénistique en bronze dû à Doidalsès de Bithynie (III<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ) s'en



alla au Louvre qui l'acheta 25.000 francs en 1877 et qui acquit aussi la superbe mosaïque dite "Le calendrier des travaux rustiques" exhumée en 1891 de la propriété du maraîcher Barou à Saint-Romain-en-Gal.

Il fallut attendre le XX<sup>e</sup> siècle pour assister à une définitive prise de conscience chez les Viennois de la nécessité de sauvegarder le patrimoine. L'élan fut donné par la création de la Société des Amis de Vienne en 1904. Émus par le départ pour Grenoble, l'année précédente, d'une fort belle mosaïque trouvée à Sainte-Colombe et que vendit son propriétaire inventeur, plusieurs Viennois, sous l'impulsion de l'avocat Angeniol, créent cette société dont le but proclamé est double : d'une part protéger le patrimoine local en s'efforçant d'empêcher les ventes à des amateurs de l'extérieur et en veillant au bon entretien des monuments viennois, d'autre part faire connaître ce patrimoine. Cette dernière tâche se matérialise aussitôt par la publication d'un bulletin annuel (premier numéro 1905), par celle d'un guide de la ville dont la première édition en 1904 remporta un si vif succès qu'il en était à sa quatrième édition en 1914 et par l'organisation de sorties périodiques autour d'un thème viennois ou autre.

La création de la Société des Amis de Vienne fut accueillie avec enthousiasme par la cité : ses adhérents étaient 150 en 1905, 465 en 1934, 626 en 1993, appartenant aux différentes couches sociales, ce qui prouvait la sensibilisation de toute la ville aux problèmes du patrimoine local.

Les résultats concrets des efforts de la Société des Amis de Vienne furent considérables. Certes, il y eut des échecs, telle mosaïque en noir et blanc étant encore vendue par son propriétaire dans les années 60 en dehors de Vienne. Mais on doit retenir et souligner le rachat de la mosaïque de Lycurgue à son propriétaire en 1907 par recours à une souscription publique, la création peu après la première guerre mondiale du Syndicat d'Initiative de Vienne qui a pris le nom, récemment, d'Office du Tourisme, l'achèvement, après dégagement des bâtisses qui l'étouffaient, de la façade de l'église Saint-André-le-Bas en 1928, avec encore recours à souscription, le rachat à un antiquaire parisien, en 1958 et toujours par souscription, de la célèbre statue de marbre gallo-romaine de la Tutela de Vienne.

Mais le protecteur naturel du patrimoine local reste la collectivité viennoise elle-même dans son ensemble, sous la forme de sa représentation élue. La municipalité l'a bien compris : elle a joué et continue de jouer un très grand rôle dans l'exhumation, la restauration, la rénovation, la conservation et la mise en valeur du patrimoine viennois, en raison non seulement de son devoir moral envers lui, mais encore de ses importants moyens financiers.

Avant la deuxième guerre mondiale, un spectaculaire effort a été

entrepris par la municipalité L. Hussel avec, comme résultats majeurs la restauration du théâtre antique et du cloître roman de Saint-André-le-Bas inaugurés avec éclat en 1938, en même temps que le nouvel hôpital par le Président de la République A. Lebrun. Dans les mêmes moments était dégagé le secteur dit du Temple de Cybèle, auparavant intégré dans l'ancien hôpital désormais voué à la démolition.

Depuis le retour à la paix, l'effort municipal s'est porté sur moins spectaculaire mais tout aussi important : rénovation de nombreuses maisons anciennes, voire d'une rue entière (rue du Quatre Septembre) meilleure mise en valeur de monuments prestigieux (Temple d'Auguste et de Livie, le seul temple gallo-romain encore debout en France avec la maison carrée de Nîmes), illuminations nocturnes des églises illustres, appui efficace donné à des initiatives privées (Centre municipal de recherches archéologiques lancé par G. Chapotat, prochain Musée du Patrimoine Textile Viennois mis sur pied par P. Chatain), décisions diverses lourdes de conséquences pour le patrimoine (nomination d'un Directeur des Fouilles en 1965 - S. Tourrenc - coordonnant les travaux, création d'un poste de Conservateur des Musées à plein temps en 1978 - R. Lauxerois - création d'un atelier de restauration des mosaïques rayonnant bien au-delà de Vienne).

Troisième protagoniste dans la protection des patrimoines locaux, l'État. De façon générale, il a renforcé son rôle par sa législation qui fait stricte obligation d'engager des fouilles archéologiques avant de construire ou de reconstruire. C'est ainsi que le site de Saint-Romain-en-Gal a pu être exhumé et, vu son importance, conservé (1967). C'est ainsi que nombre de trouvailles du plus grand intérêt ont été faites de-ci, de-là, à travers Vienne, Sainte-Colombe et Saint-Romain-en-Gal : mosaïques, argenterie, fresques, fragments de voies romaines, fours de potiers, entrepôts, fondations d'anciennes églises, sarcophages du Moyen-Age ...

En ce qui concerne notre ville, l'État a même pris en main, conjointement au département du Rhône, la construction d'un Musée de la mosaïque à Saint-Romain-en-Gal, le sous-sol local ayant le privilège d'avoir fourni le plus grand nombre de mosaïques gallo-romaines mises au jour dans notre pays. Il sera achevé en 1995, sans doute.

Amis de Vienne, municipalité, État ont donc fait beaucoup en ce XX<sup>e</sup> siècle pour le patrimoine local sans oublier ces particuliers à forte personnalité et inlassable énergie qui ont apporté leur pierre en créant (G. Chapotat et P. Chatain) ou en restaurant (J. Hincelin pour l'ancien hôtel Pierre de Boissat, G. Célette pour le château-fort de la Bâtie).

Or quelles raisons ont pu pousser toutes ces bonnes volontés à se multiplier ainsi ? Le respect et la fierté envers un passé exceptionnellement brillant, bien sûr. Mais aussi la conviction de plus en plus



ferme qu'en raison des masses humaines toujours plus grosses qui se déplacent, les voyages du troisième âge s'ajoutant aux foules de l'été, le tourisme est devenu de nos jours un atout économique de tout premier ordre. Encore faut-il que l'information excite la curiosité des voyageurs : d'où l'impérative mission de l'Office du Tourisme de Vienne, épaulé par la Maison du Tourisme Dauphiné à Grenoble et la Maison du Dauphiné à Paris, de faire connaître ici et au loin, sous les formes les plus diverses et les mieux conçues, l'extrême intérêt du patrimoine viennois.

Mais des problèmes se posent, nombreux, pressants, embarrassants parfois. Et tout d'abord celui de savoir ce qui doit être conservé et ce qui ne le peut pas. Vienne étant toujours habitée et densément, ses citoyens ont droit à s'épanouir en leur ville. Il ne faut pas que le respect légitime envers le patrimoine en vienne à empêcher cet épanouissement. Ce qui explique le relativement court laps de temps laissé aux archéologues sur les chantiers immobiliers pour procéder à des relevés avant l'intervention des bulldozers. En période de stabilité des prix, propriétaires ou promoteurs s'y plient de bonne grâce. Mais si l'inflation est forte, comme il n'y a pas si longtemps, n'ont-ils pas tendance à freiner les sondages ? Il faut alors aux responsables vigilance et courage...

En face d'une trouvaille ou d'un remodelage, le choix de conserver ou non peut être délicat, déchirant, discuté : cas de ce superbe tronçon de voie romaine mis au jour dans le secteur des Nymphéas puis enlevé pour laisser la place à un immeuble. Cas aussi de cette façade conservée d'immeuble du XVIII<sup>e</sup> siècle rue de Bourgogne mais qui, si elle s'inscrit heureusement dans la perspective de la rue, ne semble pas moins étrange devant l'immeuble de verre du nouveau Tribunal.

A quelle époque s'arrête le patrimoine à conserver est un autre problème. Doit-on ne s'intéresser qu'à ce qui est antérieur à la Révolution de 1789 ? Le XIX<sup>e</sup> siècle mérite-t-il le dédain dans ses constructions industrielles utilitaires ? A l'heure où le textile a pratiquement disparu n'est-il pas bon de rappeler son illustre présence de deux siècles, 1750-1970, en notre ville ? Municipalité et État ont bien choisi : la ville, en sauvant le très beau bâtiment de brique de l'ancienne "Colle à air" ou usine Teytu qui s'étire sur la pente sud du Mont-Salomon, l'État en installant un lycée agricole dans l'ancien "château" Bonnier dont il restaure soigneusement les anciennes salles d'apparat, si du moins d'autres éléments de sa personnalité ont disparu.

Et c'est là qu'on touche à un problème de coût : sauvegarder ou conserver coûte cher : d'où l'idée de donner aux bâtiments conservés une destination pratique qui entraîne amputations et adaptations. Le problème se pose partout : dans notre seule région Rhône-Alpes, ce genre de rénovation se rencontre aussi bien au Palais Épiscopal du

XVIII<sup>e</sup> siècle de Belley adapté en centre culturel qu'à la villa Gillet, rue Chazière à Lyon, devenue Fonds Régional d'Art contemporain, pour citer deux exemples entre cent.

A propos toujours du textile viennois des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, il faut saluer le courageux et intelligent travail d'une équipe de techniciens de la laine pour créer, sous l'impulsion de P. Chatain, un musée vivant où, non seulement toutes les machines nécessaires à la transformation de la matière première en tissu seront regroupées mais où ces machines fonctionneront devant les visiteurs et où une section archives, ouverte aux chercheurs, regroupera tout ce qui a pu être sauvé depuis les plans d'usines et de métiers jusqu'aux collections d'échantillons de tissus, aux livres de compte, aux ouvrages techniques.

Ce que l'on a décidé de conserver doit l'être de la façon dont il le mérite. En ce domaine, Vienne a encore beaucoup à faire. Évoquons deux exemples particulièrement affligeants : l'église Saint-Pierre, devenue Musée Lapidaire à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne ressemble-t-elle pas davantage à un entrepôt, au plus grand étonnement de nombreux visiteurs ? Aux murs du Cloître roman de Saint-André-le-Bas sont accrochées de nombreuses inscriptions du Moyen-Age. Il y a là, notamment, la plus riche collection d'inscriptions mortuaires paléochrétiennes de France (V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles). Or, pas d'explications, à une époque où, en outre, le latin n'est plus guère étudié au lycée. La présentation ne pourrait-elle être, sans grands frais, améliorée et accompagnée de traductions en plus d'une explication globale ? Quel touriste ira chercher dans l'article de J. Déniau (in *"le Cloître de Saint-André-le-Bas à Vienne"*, 1947, par P. Willeumier et J. Déniau) les éclaircissements nécessaires sur les inscriptions plus tardives (X<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles), collection qui est, elle aussi "une des plus importantes de la France entière" et juxte, dans le cloître, les inscriptions paléochrétiennes.

Il faut souligner au contraire l'effort réalisé à la cathédrale Saint-Maurice par une association toute neuve, appelée "Cathédrale vivante", qui cherche à rendre ce monument plus accueillant aux touristes (dépliants explicatifs, musique sacrée d'ambiance, heures d'ouverture très larges).

Publicité et information demeurent un devoir de tous les instants si l'on souhaite attirer à Vienne plus de touristes. L'Office du Tourisme ne peut-il accroître son effort déjà méritoire en mettant à disposition du visiteur une abondante et attrayante documentation et en rédigeant cette même documentation en anglais et en allemand ? Il faut noter aussi qu'un Guide de Vienne, à jour et pratique, fait cruellement défaut : certes des ouvrages du plus haut intérêt ont-ils été édités récemment sur des points variés et sont-ils disponibles à



l'Office du Tourisme ou en librairie, mais c'est d'un Guide d'ensemble, pratique et substantiel dont le touriste veut disposer pour sa visite et pour le conserver comme support à sa mémoire. Or, le dernier Guide, dû à la Société des Amis de Vienne, date de 1957.

La mise en valeur du patrimoine local pose enfin le problème du contexte urbain. Le touriste s'arrêtera plus facilement dans une ville avenante et où il trouvera place pour stationner, voire coucher. Un vaste effort de ravalement des façades d'immeubles a été fait par les particuliers aiguillonnés par la municipalité qui, de son côté, a créé d'importants parkings. On est loin de l'image de ville lépreuse que donnait Vienne en 1960. Mais les maisons de notre cité continuent de s'entasser frileusement les unes contre les autres, ne laissant à la circulation qu'un étonnant lacs de rucs étroites dans le vieux centre urbain où se concentrent la plupart des activités tertiaires. Rude, très rude problème...

Au total, posons-nous une question : combien de villes de France peuvent-elles s'enorgueillir d'un aussi riche patrimoine que Vienne ? Fort peu, à la vérité. Mais notre ville est comme victime de cette prodigieuse richesse : comment faire à ce patrimoine l'honneur qu'il mérite en l'entretenant, le développant et le présentant de digne façon ? Toujours le même problème, le problème d'argent qui freine les élans du cœur. Mais avec peu d'argent, ne peut-on faire, déjà, quelques pas en avant ?

## L'ÉTYMOLOGIE DU NOM DE LA VILLE DE VIENNE

par Gaston TUAILLON

Le nom ancien de la ville de Vienne sur la rive gauche du Rhône était écrit :

en grec : βίεννα,

en latin : Vienna

par Strabon : Οὐίεννα (c'est un calque du latin)

par la *Table de Peutinger* : VIGENNA.

Cette forme du 3<sup>e</sup> siècle permet de rapprocher de façon sûre le nom de la ville et celui de l'affluent de la Loire : ces deux noms sont aujourd'hui parfaitement homophones : *Vienne*. Ils étaient déjà semblables dans l'Antiquité sous la forme VIGENNA, qu'atteste pour la ville la *Table de Peutinger* et qui est l'une des deux graphies pour le nom de la rivière, l'autre étant celle de Grégoire de Tours : VINGENNA.

Malgré la constance quasi parfaite des graphies latines, le nom de la ville de Vienne remonte à VIGENNA. C'est un nom antérieur au latin et même antérieur au grec qui fut parlé dans la basse vallée du Rhône et qui fut connu dans la moyenne vallée de ce fleuve. Si l'on retrouve dans les langues celtiques un mot qui ait une forme très proche de VIGENNA et une signification qui convienne au site de la ville, l'étymologie fournie par ce mot idéal sera correcte et satisfaisante pour l'esprit. Sera-t-elle la vérité ? Ce serait une affirmation téméraire que de le proclamer. Quand il s'agit d'étymologie portant sur des langues non écrites, il n'est pas totalement vain d'établir une étymologie simplement vraisemblable.

Dans une étude intitulée *Les noms celtiques du marais en France*, le chanoine François Falc'hun qui fut titulaire de la chaire de langues celtiques à l'Université de Rennes puis à celle de Brest, rattache le nom de Vienne à une famille lexicale celtique signifiant "marais", et par conséquent "rive inondable". La signification convient parfaitement au site d'une ville bâtie au bord d'un grand fleuve et même au confluent d'une petite rivière avec ce fleuve.



Cette étymologie repose sur la comparaison avec une autre langue celtique, le gallois. Sachant qu'en gallois, le son *v* s'écrit *f*, on doit interpréter ce qui est écrit *y fignen* en prononçant *œ vig-nen* (le tiret signifie qu'il ne faut pas lire *gn* comme en français, mais par un *g* suivi d'un *n*). La parenté de *vig-nen* et de VIGENNA ne doit pas être difficile à admettre. Or, ce qui est écrit *y fignen* en gallois signifie "le marais". VIGENNA, devenu *Vienne*, signifierait donc "lieu humide" ou du moins "inondable".

Cette explication est raisonnable, probable, mais elle doit décevoir un peu la curiosité de certains esprits. Pour traiter d'une étymologie plus attrayante, voici d'autres étymologies viennoises, d'autres étymologies qui ont leur point de départ à Vienne.

Vienne était le point de départ (ce serait un anachronisme de dire le kilomètre zéro) d'une voie romaine qui, à travers le Dauphiné, allait à Aoste (AUGUSTA), qui traversait la Savoie par la Tarentaise, les Alpes par le col du Petit Saint-Bernard, pour retrouver une autre Aoste, une autre ville de garnison impériale dans la vallée de la Doire Baltée, avant de gagner les plaines d'Italie. Vienne borne N° 1; Vienne LAPIS initial (LAPIS est masculin en latin, comme nous le verrons plus bas). A chaque millier de pas, on changeait de nom de nombre.

Sur cette voie romaine qui partait de Vienne, trois villages portent, aujourd'hui encore, un nom venu d'un adjectif numéral latin. Ce sont les villages situés à la septième borne, à la huitième borne, à la dixième borne, en latin : *ad septimum lapidem*, *ad octavum lapidem*, *ad decimum lapidem*. Ce sont les villages de *Septème*, d'*Oytier* et de *Diémoz*. Que *Septème* vienne de SEPTIMUM, cette affirmation n'exige pas de commentaire. *Oytier* ne vient pas exactement d'OCTAVUM, mais du même radical pourvu d'un autre suffixe OCT+ARIUM : cela veut toujours dire "huitième", au "huitième mille". *Diémoz* bien prononcé à la dauphinoise *Dyème*, ou si l'on sait encore parler comme les vieux patoisants : *Dyèmo*, mais avec un *o* final faible et inaccentué, ce *Diémoz*-là, non déformé par l'affreuse prononciation du *z* final, n'est pas trop différent du DECIMUM étymologique. Ce mot dauphinois est même la forme masculine d'un nom féminin français *la dîme* qui veut aussi dire "dixième" et qui vient de DECIMA.

Si vous voulez vérifier l'étymologie, partez d'un bon pas, un beau matin, de la cité de Vienne : si vous marchez du même pas qu'un légionnaire romain, vous aurez fait, non pas 9.000 (le pas sur lequel est calculé le mille romain est le double pas), mais 18.000 pas en arrivant à Diémoz. En avant marche.

# **LE SITE DE VIENNE FRÉQUENTÉ ET UTILISÉ DEPUIS LA PLUS HAUTE ANTIQUITÉ ET SON MESSAGE**

par Gabriel CHAPOTAT

## **Les avantages naturels**

Environ deux mille ans avant notre ère, c'est-à-dire au début des temps protohistoriques, le site de Vienne connaît son éveil.

Il le doit à sa situation, puisqu'il se trouve dans le Couloir Rhodanien et que celui-ci, par la voie terrestre surtout, le fait bénéficier des grands courants d'échanges qui se manifestent alors, soit entre l'Europe et le monde méditerranéen, soit à l'intérieur de l'Europe elle-même. Mais il le doit aussi à son caractère de "site de pont" reliant sans difficulté, en partant de leur arrière-pays, les deux rives du Rhône.

Le site de Vienne est en effet facile à atteindre grâce à l'élargissement de la vallée où, sur la rive gauche, l'ancien cône de déjection de la Gère et, sur la rive droite, les terrasses alluviales du Rhône forment autant de marches naturelles. Et le fleuve se prête à son franchissement puisqu'il a la noblesse de dessiner une ample courbe qui, rejetant le courant sur la rive concave au pied du rocher du Mont Salomon, crée sur la rive convexe de moins en moins profonde un véritable passage à gué.



### **Les témoignages du passé.**

Un premier témoignage atteste la très ancienne fréquentation du site. Il est offert par l'existence d'un matériel archéologique d'autant plus expressif qu'il a été recueilli non seulement sur le sol viennois, mais quelquefois aussi dans le lit du fleuve et sur l'ancien passage à gué qui vient d'être décrit. Soit un outillage et un armement caractéristiques de l'âge du bronze, avec une variété de formes due à la production rapidement différenciée des ateliers régionaux. Telle la hache à rebords du type de Neyruz, originaire du Valais, et celle à douille carrée et à anneau latéral, venue de l'Ouest. Telle, surgie du Nord, l'imposante épée de Mörigen au large pommeau naviculaire. Ce qui nous fait percevoir la fréquentation de gens affairés, artisans, marchands ou guerriers, comme aussi de colporteurs partis de Cornouailles et d'Armorique qui approvisionnent en étain, pour la fabrication du bronze, fondeurs italiques et de plus en plus fondeurs indigènes... Tandis que se succéderont bientôt les caravanes massaliotes fournissant les céramiques, les bronzes et les bijoux du monde hellénisé.

Un second témoignage permet d'imaginer nos visiteurs en marche d'une rive à l'autre. Il s'agit d'un vieux cheminement orienté d'est en ouest avec comme jalons successifs, en partant du hameau de la Rosière d'Estrablin : le chemin creux qui plonge vers le gué de la Suze, signalé par sa pierre dressée et sa "trace de pas"; les mégalithes de Saint-Ignace et de la Ballay; les vieux chemins presque ignorés qui rejoignent la Maladière, puis la colline de Sainte-Blandine; le pied du Mont-Salomon, dont nous avons déjà souligné l'importance; ensuite, le Rhône franchi, le chemin ancien qui, de Saint-Romain-en-Gal, monte à Pommérieux; et, plus loin, sur le plateau, les deux pierres à cupules de Pierres-Plates.

Traversée du site évoquant le franchissement du fleuve. Évoquant aussi cette fameuse croisée de routes qu'il est possible de décrire aujourd'hui encore, grâce à la survivance de la voie protohistorique.

### **La survivance de la voie protohistorique.**

La voie protohistorique est en effet une voie naturelle, qui a succédé elle-même à des chemins primitifs fréquentés depuis des temps immémoriaux. Traits fondamentaux : elle se maintient sur les crêtes, crêtes principales permettant la progression horizontale, crêtes secondaires servant à atteindre les cols et à franchir perpendiculairement les vallées; position dominante facilitant la défense; et, aussi, marques d'un trafic millénaire, telles que pierres enfoncées de champ sur la piste étroite pour la renforcer (structure en hérisson), ou placées sur les bords (banquettes de protection ou de signalisation); peut-être

présence de mégalithes, comme le laisseraient entendre dans leur échelonnement ceux du site de Vienne.

### **La croisée de routes.**

Certes la vallée du Rhône moyen offrait de nombreux passages pour aller d'une rive à l'autre, le gué voisin de Grigny, si riche en trouvailles, en est un exemple. Mais le site de Vienne, par son orientation générale, était celui qui se prêtait le mieux et de façon complète à la rencontre des grands itinéraires régionaux.

Autant de routes anciennes qui se croisaient sur le site de Vienne, autant de vénérables chemins que nous avons suivis et reconnus pas à pas.

Remontant le Couloir Rhodanien, c'est la route qui part de la Méditerranée, rejoint Vienne en se tenant à mi-distance entre Rhône et Alpes, franchit le fleuve, utilise les hauteurs de la rive droite en évitant le confluent du Rhône et de la Saône, reconnue par nous de Vienne à Marseille, et de Vienne à Saint-Georges-de-Reneins, au nord de Villefranche-sur-Saône. Dans le sens est-ouest, ce sont les routes qui viennent des cols du Mont-Genèvre et du Mont-Cenis, ou du Petit-Saint-Bernard, reconnues par nous, la première de Vienne à Grenoble, la seconde de Vienne à Chambéry. Et, en sens inverse, c'est la route qui vient des pays de la Loire, reconnue par nous jusqu'à Roanne.

Voies naturelles le long desquelles des sites aux aptitudes les plus diverses se sont à leur tour révélés. Par exemple celui de Marseille, comme port maritime, à l'entrée du Couloir Rhodanien; celui de Roanne, comme port fluvial et emporium, à partir du moment où la Loire devient navigable; celui de Moirans, comme site de marché, entre le seuil de Rives et l'Isère; celui de Trèves, comme site d'embranchement, près de Rive-de-Gier; celui de Saint-Saturnin, comme site de défense et de surveillance, dans la cluse de Chambéry; celui du Pègue, comme site à la fois de marché et d'oppidum, entre Lez et Aygues au nord de Vaison.

Le site de Lyon restant relativement à l'écart à cause des difficultés que présentent son accès, sa traversée et son occupation elle-même. Jusqu'au jour où l'homme discernera ses immenses possibilités et saura les mettre en valeur.

### **Le message.**

Quant au site de Vienne, sa belle unité n'a pas réussi à sauvegarder celle de la ville dont il a été le berceau, car le Rhône est devenu frontière puis limite administrative.



Mais il n'en est pas moins resté "site de pont" très actif et "site de mise en valeur d'un même passé". Et, mieux encore, la formation d'une agglomération homogène, qui se développe de part et d'autre du fleuve et qui résulte d'un patient effort d'intercommunalité, annonce le retour à l'unité urbaine et le renouveau de la vieille capitale rhodanienne.

Capitale d'un ensemble régional qui a fait ses preuves et qui englobe, non seulement la Vallée du Rhône proprement dite entre les défilés de Givors-Condrieu et de Saint-Vallier-Tain, mais encore l'avancée dauphinoise, sur le territoire de l'antique cité de Vienne, et le monde vivarois fidèlement penché vers le fleuve, depuis la Montagne et le Piedmont jusqu'au traditionnel rivage.

*Cet article représente la synthèse de toute une série d'études accompagnées de cartes et d'illustrations publiées par l'auteur de 1935 à 1990.*

*Références : Collection G. Chapotat, Bibliothèque Municipale de Vienne, in : Revue de Géographie Régionale - Les Études Rhodaniennes, Revue Évocations, Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est, Nouvelles Archives du Muséum d'Histoire Naturelle de Lyon, Recueils de tirés à part P.F. et G.F.*

**NOTE SUR L'UTILISATION DE LA MOLASSE  
(grès calcaire miocène)  
SUR LE SITE DE  
SAINT-ROMAIN-EN-GAL (RHÔNE)  
(I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. - III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.)**

par Hugues SAVAY-GUERRAZ (1)

Dans le n° 87 du Bulletin de la Société des Amis de Vienne, Gabriel Chapotat nous a donné la description des grottes de Cancanne, ces carrières de molasse, depuis longtemps abandonnées, situées aux portes de la ville de Vienne, sur le territoire de la commune de Pont-Évêque (2). Dans la suite logique de cet article, et en amical hommage à son auteur, nous souhaitons montrer dans cette note comment ce matériau fut utilisé au cours de la période romaine, sur le site de Saint-Romain-en-Gal. Dans ce quartier extra-muros de la capital des Allobroges, on peut suivre les modalités de sa mise en œuvre de la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. au III<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. (fig. 1).

**Le matériau**

Comme l'a indiqué G. Chapotat, la molasse est une roche dont la formation remonte au Miocène (ère tertiaire). A cette époque, le sillon rhodanien était occupé par un bras de mer étroit, dans lequel s'accumulaient les produits issus de l'érosion alpine. Cette sédimentation d'origine détritique est de nature essentiellement sableuse. Ces sables se composent surtout de quartz et de feldspath, avec quelques particules de mica et des minéraux lourds en petite quantité. "Dans tout le Bas-Dauphiné, écrit G. Latreille, le Miocène est détritique et meuble. Seules quelques lentilles ou passées sont consolidées en grès à

---

(1) Département du Rhône, Équipe archéologique de St-Romain-en-Gal. Plan, fig. 1 : Valérie Piccolo et Cécile Frémiot-de-Mauroy. Photos : fig 2 à 4 : Pierre Plattier; 5 à 7 : Hugues Savay-Guerraz, avec le concours de Marie-Antoinette Salles et Arthur Safon (Spéléo-Club de Vienne) pour la prise de vue dans la carrière. Tirage : Paul Veyssyre.

(2) G. Chapotat, *Les grottes de Cancanne*, BSAV, n° 87, 1992, fasc. 4, p. 163-168.



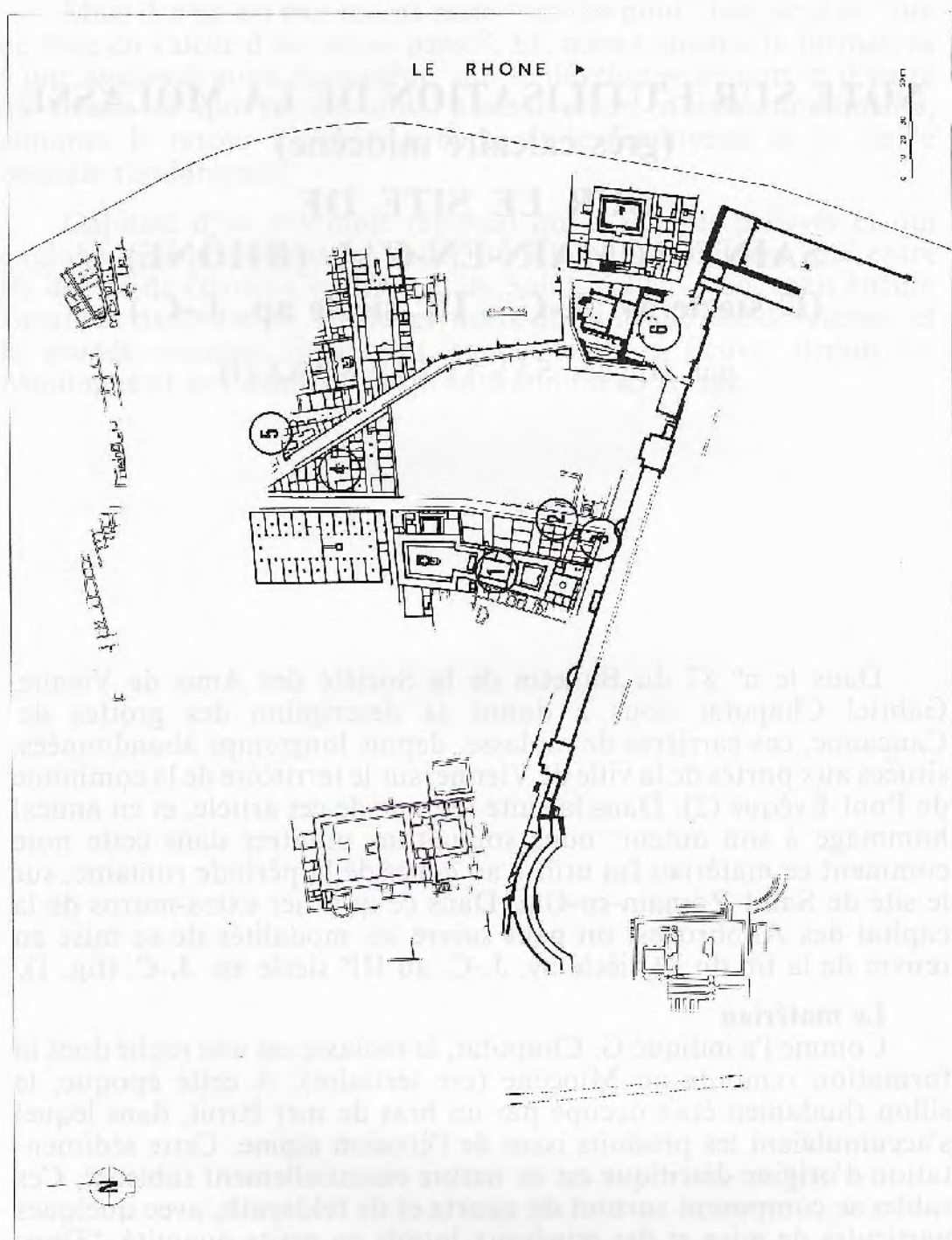


Fig. 1 - Plan du site de Saint-Romain-en-Gal,  
avec l'emplacement des constructions mentionnées dans le texte :

- 1 - Maison des Dieux Océans
- 2 - Petits entrepôts
- 3 - Atelier de foulons et habitat
- 4 - Ilot artisanal
- 5 - Petits thermes
- 6 - Thermes des Lutteurs

ciment calcaire. C'est à ces consolidations qu'il faut réserver le terme de molasse, le détritique meuble étant un sable et non un grès" (3).

Si par leur nature les grains sont durs (quartz), en revanche, le ciment calcaire (et souvent argilo-calcaire) est toujours tendre. De plus, la consolidation est souvent irrégulière. Dans la carrière de Cancanne, on observe que l'on passe très facilement d'une roche compacte à un véritable sable sans cohésion.

La molasse, matériau de couleur vert à jaunâtre, se présente donc comme une roche tendre, et par la nature de son ciment, particulièrement vulnérable à l'érosion chimique.

## **Données archéologiques**

### **Les maisons**

La molasse apparaît dans les premières constructions de Saint-Romain-en-Gal dès les années 10 avant J.-C. On suit son utilisation dans les maisons qui se sont succédé à l'emplacement de la maison des Dieux Océans (4) (fig. 1).

Dans la maison à la Citerne, modeste habitat augustéen implanté directement sur les alluvions du Rhône, plusieurs dés de molasse étaient employés comme bases de poteaux (fig. 2). Il s'agit probablement d'un portique de façade, dont les supports étaient hétérogènes, tant par leur nature pétrographique (molasse, calcaire tendre "pierre du Midi") que par leurs formes (blocs cubiques, tambour de colonne remployé).

Au cours de la première moitié du I<sup>er</sup> siècle, dans la maison aux Pierres Dorées (qui tire son nom du calcaire jaune aalénien, utilisé en particulier pour le seuil), plusieurs blocs de molasse figuraient à l'intérieur de l'habitation (soutiens de plancher ?).

Vers le milieu du I<sup>er</sup> siècle, le portique de façade de la maison au Vestibule à Colonnes, le long de la rue, reposait sur de volumineux dés de molasse.

### **Ateliers et boutiques**

A partir de la fin du I<sup>er</sup> siècle, dans les grandes maisons du quartier, la molasse a tendance à disparaître au profit des calcaires. En revanche, son utilisation reste intense dans toutes les constructions artisanales et commerciales, où la plupart des éléments d'architecture

(3) G. Latrcille, *La sédimentation détritique au Tertiaire dans le Bas-Dauphiné et les régions limitrophes*, Doc. des Laboratoires de Géologie de la Faculté de Sciences de Lyon, n° 33, 1969, p. 20-21.

(4) A. Desbat, O. Leblanc, J.-L. Prisset, H. Savay-Guerraz et D. Tavernier, *La maison des Dieux Océans*, Supl. à *Gallia*, à paraître.





Fig. 2 - Sondage dans la maison des Dieux Océans.  
Au fond, les vestiges de la maison à la Citerne. A la croisée des murs, un dé de molasse soutenait  
un poteau en bois (vers 10 av. J.-C.)



Fig. 3 - Petits entrepôts : seuil et encadrement d'une porte de boutique en molasse.



connus sont taillés dans cette roche :

- dans les petits entrepôts qui jouxtent la maison des Dieux Océans à l'est, tous les seuils ainsi que les montants et les linteaux des portes (fig. 3);
- les dés soutenant les superstructures de l'atelier de foulons et de la maison situés à l'angle de l'îlot;
- ceux de l'atelier de foulons qui occupait le centre de l'îlot artisanal,
- dans la partie nord de cet îlot, les dés axiaux qui partageaient le bâtiment en deux nefs (fig. 4).

Dans ce dernier cas, la sélection des matériaux est évidente : les bases des portiques de façades, visibles par les passants, sont en calcaire, tandis que les supports intérieurs sont en molasse. Ce choix, qui révèle un souci d'économie, procède d'un réaménagement (à l'origine, la partie nord de l'îlot ne formait qu'une seule grande pièce par la suite subdivisée). Il en va de même dans la partie sud de l'îlot, dans le "marché", où les blocs rajoutés ultérieurement (pour consolider l'étagé?) sont en molasse, alors que les supports des murs à pans de bois sont à l'origine en calcaire.

### **Les thermes publics**

En égard à ses propriétés réfractaires, la molasse a été systématiquement mise en œuvre dans les foyers des thermes. En effet, non seulement cette roche n'éclate pas au feu, à la différence des calcaires, mais en outre, elle paraît durcir sous l'action de la chaleur. Il est possible que ce phénomène résulte de la combinaison de l'argile et du calcaire présents dans le ciment.

L'exposition au feu s'accompagne d'une rubéfaction de la roche, due à l'oxydation du fer qu'elle contient. Ces oxydes sont localisés dans l'argile du ciment. La molasse prend ainsi des teintes roses à violettes, en fonction de la température atteinte (et de la durée d'exposition) et de la teneur en fer.

Dans les petits thermes, modeste balnéaire de 140 m<sup>2</sup>, seule était conservée une des dalles en molasse de l'aire de chauffe. En revanche, les thermes des Lutteurs (1700 m<sup>2</sup>) construits au milieu du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. ont livré six foyers destinés à chauffer les salles sur hypocaustes. Tous ne sont pas contemporains, mais tous montrent l'emploi systématique de la molasse, pour les parties les plus exposées à la chaleur. Il s'agit en particulier du dallage de l'aire de chauffe, et de l'encadrement de l'ouverture du foyer, là où les flammes s'engageaient sous le sol de l'hypocauste (fig. 5). Les dés volumineux placés à l'entrée des foyers ont subi une rubéfaction intense, qui traduit un fonctionnement de longue durée (certains foyers ont servi plus d'un siècle), attesté également par de multiples réparations. Ainsi, et en dépit de sa résistance, on constate que la molasse qui constituait à l'origine le





Fig. 4 - L'extrémité nord de l'îlot artisanal est occupé par de petites pièces, ateliers ou boutiques. Les supports intérieurs sont en molasse, tandis que les bases des portiques extérieurs sont en calcaire.



Fig. 5 - Thermae des Lutteurs. Ouverture d'un des foyers du *caldarium*. Les blocs de molasse exposés à la chaleur durant une longue période se sont érodés. A droite, la dalle qui constituait la bordure de l'aire de chauffe a été retaillée lors de la réfection de la sole en briques.



dallage des aires de chauffe a été partout remplacée par des briques placées de chant.

Il est intéressant de noter que pour dresser le dallage en briques du fond des hypocaustes, les constructeurs ont utilisé un lit de sable provenant de la décomposition de la molasse (la granulométrie de ces sables est trop fine et trop homogène pour qu'il puisse s'agir de déchets de taille). Ce choix ne semble pas dû au hasard : faut-il imaginer que l'on attribuait à ces sables les mêmes qualités de résistance à la chaleur qu'à la roche-mère ?

La molasse est également employée dans les thermes hors des foyers, mais comme nous l'avons vu plus haut, dans le cas des ateliers, elle est alors réservée aux secteurs les plus utilitaires : il s'agit ici des parties du bâtiment destinées au service, notamment le couloir qui desservait les foyers. En revanche, les grands blocs qui renforçaient la façade sur rue étaient en calcaire dur (5). On remarque pourtant que certains blocs de molasse ont reçu une taille élaborée, tels ceux (un seul était conservé) qui constituaient la base d'un contrefort, et qui étaient munis d'un cadre d'anathyrose (fig. 6).

### **Modénature**

Plus étonnante encore est l'utilisation de la molasse pour la réalisation d'éléments d'architecture décorés. Il s'agit de quelques blocs de corniche moulurée, découverts en remploi dans une maçonnerie située à l'angle nord-est de l'ensemble monumental qui occupe la partie sud du site (portiques et thermes) (6). On ignore quel était leur emplacement initial. Leur remploi montre qu'ils devaient appartenir à la phase de construction initiale du monument.

La molasse a été exploitée dès le début de l'occupation du quartier, à la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Jusqu'au milieu du I<sup>er</sup> siècle, elle est employée dans les maisons sous la forme de simples blocs soutenant des poteaux de bois. L'architecture domestique reste alors limitée à des formes assez modestes par leur ampleur et leurs matériaux. L'emploi de la pierre de taille dans l'habitat demeure exceptionnel à l'époque augustéenne, où l'essentiel des superstructures est constitué par des pans de bois hourdés de terre crue. L'exploitation de la molasse, pierre de taille de médiocre qualité mais disponible sur place, dans une région démunie d'affleurements calcaires, répond alors à un souci d'économie et s'accorde avec les faibles exigences de l'architecture domestique.

---

(5) Un seul de ces blocs était resté en place, mais l'abondance des éclats de tailles dans les couches contemporaines tend à montrer que tous étaient en calcaire dur.

(6) H. Savay-Guerraz et J.-L. Prisset, Le portique de Saint-Romain-en-Gal et son contexte, état des recherches, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 25, 1992, p. 105-124.



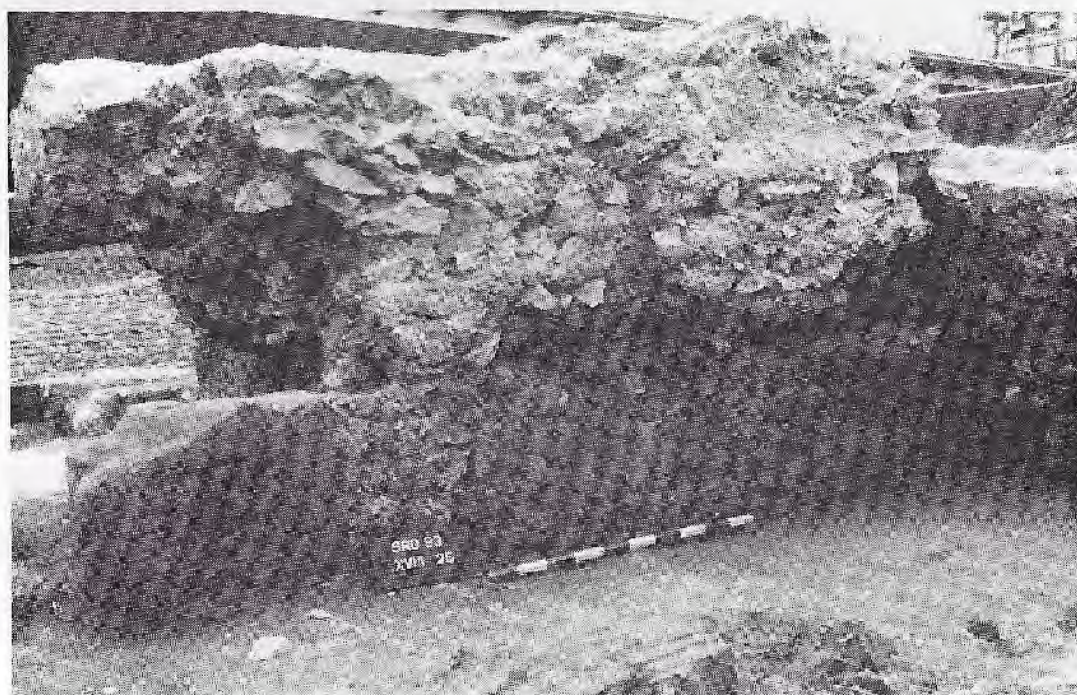


Fig. 6 - Thermes des Lutteurs, contrefort situé dans le couloir de service. Il était à l'origine entouré de blocs de molasse sur deux niveaux. Seul subsiste le bloc d'angle inférieur, sur lequel on distingue un cadre d'anathyrose. Malgré ses médiocres qualités, la molasse a été systématiquement récupérée après l'abandon du bâtiment (fin du III<sup>e</sup> siècle).



Fig 7 - Cancanne (Pont-Évêque), vue de la carrière ouest. Au fond, l'extrémité d'une des galeries d'exploitation, au profil caractéristique en forme de carène de bateau renversée. Au premier plan, on remarque la hauteur considérable des déblais.



A partir de la deuxième moitié du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C., celle-ci se monumentalise, avec le développement des grandes salles de réception, des jardins entourés de portiques, des bassins... : dans les grandes maisons du quartier, la molasse s'efface alors devant la gamme variée des calcaires, de qualité bien supérieure (7). Ces derniers sont utilisés en particulier pour la réalisation des colonnades des péristyles.

Désormais, la molasse est mise en œuvre de préférence dans les constructions à caractère utilitaire : boutiques, ateliers, parties réservées au service des thermes publics... Du fait de la proximité des affleurements et de sa faible dureté, elle devait être d'un coût nettement inférieur à celui des calcaires, matériaux importés et dont la taille requérait l'intervention d'artisans spécialisés.

L'utilisation des grès miocènes dans les foyers des thermes est classique dans toutes les régions où ils affleurent, de la Provence aux sites romains de la Suisse. Dans la partie méridionale, où les dépôts miocènes sont surtout calcaires (ils constituent la "pierre du Midi"), ce sont les faciès les plus sableux (en particulier le faciès des "safres") qui ont été choisis (8). Parfois, dans les régions alpines, les pilettes d'hypocauste des thermes domestiques, habituellement en briques, ont été même remplacées par de petits supports en molasse (9).

Cette utilisation des grès comme matériaux réfractaires s'est poursuivie au cours du temps dans l'architecture traditionnelle, en particulier dans les fours à pain ou les cheminées.

Pour terminer, on peut s'interroger sur la provenance des blocs mis en œuvre à Saint-Romain-en-Gal. Si leur caractère régional ne fait pas de doute, en revanche, il est difficile de connaître avec précision les affleurements, et donc les carrières exploitées. En effet, le faciès de la molasse est à priori bien monotone : ni son "cortège minéralogique" banal, ni la rareté des fossiles qu'elle contient (au demeurant non spécifiques d'un "bassin sédimentaire" donné) ne sont susceptibles de fournir des caractères pertinents pour la recherche d'une provenance précise. La proximité des affleurements de Cancanne, le fait que ces carrières aient connu une exploitation importante, sans doute ancienne, sont les seuls arguments que l'on puisse avancer en faveur de leur exploitation dès la période romaine. Aujourd'hui, dans ces carrières semi-souterraines, seuls les fronts de tailles les plus récents sont visibles (fig. 7). Dans la carrière occidentale, toute la partie avant disparaît, ennoyée sur une hauteur de plus

(7) H. Savay-Guerraz, La pierre de taille calcaire des constructions de Vienne antique, BSAV, n° 83, 1988, 1, p. 25-39.

(8) M. Philippe, Le Miocène, la "pierre du midi" et l'homme, *Lithiques*, 1, 1985, p. 17-38.

(9) Par exemple en Savoie, J. Pernon, une grande villa gallo-romaine à Cognin, près de Chambéry, *Archeologia* 103, 1977, photo n° 1, p. 19.



de 5 m dans une masse considérable de sable. Ce dernier est issue de la poursuite de l'exploitation et de l'altération du ciel de carrière. Seules des fouilles d'ampleur permettraient de connaître la nature et la date de l'exploitation la plus ancienne.

On remarque cependant qu'une partie de la molasse utilisée à Saint-Romain-en-Gal présente une couleur vert foncé, assez différente de celle des bancs de Cancanne, de teinte plutôt gris-jaunâtre. Il faut alors imaginer l'importation de blocs depuis des carrières plus méridionales (celles de la région de Chateauneuf-d'Isère, au nord de Valence, par exemple) ou d'affleurements plus alpins, la présence du fleuve favorisant la première hypothèse.

# LES CÉRAMIQUES DE LA RUE DE BOURGOGNE

par Catherine GODARD et Joelle NEVORET

## I La fouille.

En 1986, le Service Régional de l'Archéologie de la région Rhône-Alpes est intervenu au 61 de la rue de Bourgogne. La fouille archéologique a permis de mettre au jour un ensemble de vases céramique détruit par un violent incendie (1). Cet ensemble est interprété comme une réserve commerciale et non pas un stock de potiers comme pourrait le laisser supposer la proximité des fabriques de Saint-Romain-en-Gal. En effet, parmi les 3513 vases fragmentés en 104112 tessons, se trouvent, bien sûr une très forte proportion de céramiques de production locale (77,8 %) mais aussi un bon échantillonnage de céramiques exogènes (6 %). Le reste des vases n'a pu être attribué avec certitude à aucune fabrique.

Les productions locales sont représentées par des "céramiques communes" et des "céramiques fines", partition que l'on peut traduire par vaisselle de cuisine et vaisselle de table (2). Chaque type de vases est représenté par d'importantes séries de modules différents.

Les céramiques exogènes moins nombreuses proviennent de l'atelier lyonnais de La Butte mais aussi du fameux atelier rutène de La Graufesenque (Aveyron). Il s'agit exclusivement pour l'une de céramique dite à "paroi fine" et pour l'autre de céramique dite "sigillée", vaisselles de table omniprésentes sur les sites archéologiques d'habitat. Ce sont d'ailleurs ces deux catégories fréquentes et relativement bien datées qui nous permettent de proposer la chronologie suivante, 40/50 après J.-C.

---

(1) Titulaire de l'autorisation de fouille, Madame Anne Le Bot.

(2) Ces ateliers et leurs productions sont décrits dans divers articles. Pour les céramiques communes on peut consulter CANAL, TOURENC 1979, les ateliers de potiers trouvés à Saint-Romain-en-Gal (Rhône), *Figlina*, 4, 1979. Pour les céramiques fines, DESBAT, SAVAY-GUERRAZ 1986, Les productions céramiques à revêtement argileux de Saint-Romain-en-Gal, *Figlina*, 7, 1986, p. 91-104, et également DESBAT 1990, Les ateliers gaulois de gobelets d'Aco, *Archeologia*, 262, 1990, p. 42-47.



Cette réserve constitue pour les archéologues un point de référence céramologique très important (3). Son étude permet de mettre en évidence le vaisselier idéal de l'époque de Claude.

Sa présentation au musée de Saint-Romain-en-gal passe par un certain nombre de restaurations qui ont été assurées par l'Atelier de restauration d'objets archéologiques de Vienne.

## II La restauration

Les céramiques de la boutique de la Rue de Bourgogne, à Vienne, confiées à l'atelier de restauration, ne représentent qu'une très petite partie de l'ensemble des tessons prélevés lors de la fouille.

Par exemple, sur 93 mortiers reconstituables, nous n'avons restauré que les vingt les plus complets (eux-mêmes déjà très lacunaires !). Au total 170 objets sont passés entre nos mains en deux ans (années 1992-1993). La caractéristique de ce lot est qu'il présente de nombreuses séries d'objets semblables : 30 petits bols en sigillée, une vingtaine d'assiettes, 12 couvercles, 8 jattes, 3 marmites tripodes. Quelques formes originales : un grand vase à trois goulots, un vase zoomorphe en céramique métallescente.

Toutes ces pièces avaient été remontées et mises en fiche par l'équipe archéologique mais souvent les collages n'avaient pas résisté au temps et aux manipulations. D'autre part, la place de certains tessons avait été retrouvée entre-temps, de nouveaux collages étaient donc possibles.

Nous avons systématiquement décollé chaque pièce dans des vapeurs d'acétone ou dans un bain d'acétone lorsque l'état de l'objet le permettait, puis nous avons procédé au remontage avec une colle cellulosique entièrement réversible, condition imposée par la direction des Musées de France pour la restauration des objets archéologiques.

Étant donné l'état très lacunaire de la plupart des céramiques, ces collages étaient parfois assez difficiles à réaliser (tessons en porte-à-faux, tessons à réintégrer dans un comblement), des problèmes de dépôts minéraux sur les tranches des fragments pouvant s'ajouter à ces difficultés.

Pour un certain nombre de vases suffisamment lisibles et cohérents, le travail s'arrêtait là. Sur les autres (une majorité) nous avons procédé au comblement des lacunes. Nous utilisons pour cela un plâtre de moulage que nous posons sur un support de pâte à modeler ou de cire dentaire. Le plâtre frais est travaillé d'abord à la spatule

---

(3) Une étude préliminaire a déjà été publiée GODARD 1992 : Une réserve de céramiques de l'époque de Claude à Vienne (Isère), in *Actes du Congrès de Tournai 1992*, S.F.E.C.A.G., p. 239-246





Coupe en sigillée claire après restauration



Quelques vases après restauration



puis une fois sec, avec des rifloirs et du papier abrasif d'un grain de plus en plus fin.

Nous arrivons ainsi à obtenir le galbe recherché, légèrement en dessous de la surface de l'objet (1 mm. environ), de manière à ce que l'on distingue nettement la partie reconstituée. Durant toute cette opération, la céramique est protégée des excès de plâtre et de la poussière du ponçage par un film de latex. La couleur définitive est obtenue par l'application d'un enduit de lissage pigmenté et de peinture acrylique appliquée au tampon ou à l'aérographe selon l'effet désiré. La couleur est nuancée, proche de celle de l'objet, mais non illusionniste. Nous ne complétons pas les décors peints, moulés ou gravés, toujours par souci d'honnêteté : les comblements bien que discrets, restent facilement reconnaissables.

Les trois marmites tripodes et deux grands bols dont il manquait plus de la moitié ont nécessité un travail un peu différent. Nous avons fabriqué un gabarit au profil intérieur de l'objet avec lequel nous avons façonné une motte d'argile souple. Sur cette forme, nous avons placé la céramique existante, puis le plâtre à l'emplacement des lacunes. Après enlèvement de l'argile, nous avons travaillé le plâtre de la manière habituelle.

A l'issue du traitement de ce lot de céramiques de la boutique de la Rue de Bourgogne, nous avons obtenu un bel ensemble d'objets consolidés, ayant retrouvé leur volume d'origine et prêts pour leur présentation au Musée de Saint-Romain-en-Gal.

N'oublions pas cependant que le petit groupe d'objets choisis pour la restauration et la présentation muséographique ne représente pas tout l'éventail de la batterie de cuisine d'une viennoise au 1<sup>er</sup> siècle. Les cruches et pichets en céramique commune claire n'ont pas été retenus car la recherche des remontages parmi des milliers de tessons de même couleur et de même forme s'avérerait beaucoup trop fastidieuse. Pour la même raison ont été écartées les assiettes en imitation de sigillée dont la production était standardisée.

Cette découverte exceptionnelle, au-delà de son intérêt purement archéologique, nous permet d'imaginer l'activité commerciale d'un quartier de la ville antique, activité qui trouve ici son origine très lointaine !



Brûle-parfum après restauration



Marmite tripode après restauration





# **UN TRÉSOR MONÉTAIRE ENFOUI EN 294 : ÉTUDES ET RESTAURATION**

**sous la direction de Roger LAUXEROIS  
Véronique LANGLET, Patrick PLISKA,  
François PLANET, Georges VICHERD**

Depuis octobre 1993, le musée des Beaux-Arts a fait une petite place pour une exposition-dossier : "Des autoroutes au musée. Le trésor monétaire de Villette-d'Anthon", exposition consacrée à une acquisition récente.

En 1990, la découverte de près de 9000 monnaies romaines qui avaient été stockées dans une amphore à la fin du III<sup>e</sup> siècle de notre ère était un événement tellement insolite qu'on ne pouvait laisser longtemps le public viennois dans l'ignorance du travail qui s'accomplit sur ce trésor monétaire. En 1991, la Ville de Vienne a pu en faire l'acquisition grâce au concours de l'État et de la Région Rhône-Alpes, dans le cadre des procédures du FRAM (Fonds régional d'acquisition des musées), l'État laissant en dépôt à la ville la part qui lui revenait (Inventaire n° 1991.2.1).

Dès cette date, les responsables et archéologues du Service Régional de l'Archéologie (Gérard Aubin, Georges Vicherd), les restaurateurs de l'atelier municipal de restauration des objets archéologiques (Véronique Langlet, Patrick Pliska, sous la responsabilité de Marie-Claude Depassiot), le numismate chargé de l'étude (François Planet), le conservateur des musées de Vienne (Roger Lauxerois) ont engagé un travail de collaboration et de réflexion ; des représentants de la Direction des Musées de France (D.M.F.) et de la Direction Régionale des Affaires Culturelles (D.R.A.C.) ont été plusieurs fois conviés aux réunions pour aider à la définition des procédures à suivre, en particulier pour les problèmes de restauration.

C'est de ce travail que l'exposition a voulu témoigner, alors même que les recherches pour la publication ne sont pas arrivées à



leur terme, que la restauration n'est pas achevée et que l'analyse du trésor ne s'est intéressée jusqu'à présent qu'à l'identification et à la succession des émissions, et à leur proportion respective dans l'ensemble du trésor. Enfin, suggérer le parti muséographique que l'on pourra mettre en œuvre à la fin de l'étude est une tentation dont le conservateur ne peut se libérer ; en effet le médaillier du musée des Beaux-Arts et d'Archéologie est déjà riche d'autres trésors monétaires qui, à peu près contemporains, portent une valeur historique certaine ; ils sont le signe de ruptures dans la société gallo-romaine de la fin du III<sup>e</sup> siècle ou du début du IV<sup>e</sup> ; c'est le même message que nous laisse l'enfouissement du trésor d'argenterie gallo-romaine de la place Camille-Jouffray, découvert il y a 10 ans.

Les pages qui suivent reprennent à peu près les contributions qui ont été fournies comme commentaire de l'exposition. Que les responsables de la fouille trouvent ici notre reconnaissance pour avoir bien voulu livrer leurs premiers bilans, avant même toute publication.

### **Le site de la découverte**

L'aménagement, à l'est de Lyon, de nouvelles lignes ferroviaires (T.G.V. Sud-Est et liaison vers Satolas) et d'une nouvelle autoroute (A 432 = A 46 Est) ont conduit le Service Régional de l'Archéologie à entreprendre une campagne de prospections et de fouilles préventives dont la direction a été confiée à Georges Vicherd ; sur la commune de Villette-d'Anthon, la fouille archéologique du site des "Communaux d'Arésioux" s'est effectuée à la fin de 1989 et pendant l'année 1990, sous la responsabilité de Dominique Marchianti.

Il est bon de préciser que cette fouille n'a pas encore donné lieu à une publication générale. Quant au trésor, l'étude et sa publication ont été confiées à François Planet, qui s'associera d'autres collaborateurs.

C'est à l'intérieur d'une ferme gallo-romaine rectangulaire et à cour centrale, établie en site de plaine, que l'amphore contenant le trésor monétaire avait été enfouie ; une fosse avait été aménagée dans une des pièces de l'aile nord de l'établissement. L'amphore qui a servi de contenant avait été ainsi réutilisée après avoir été importée du Portugal où elle avait été fabriquée, comme nous l'atteste son type (type ALMAGRO 51 C) rattaché à une forme déjà connue et produite à partir de la fin du III<sup>e</sup> siècle.

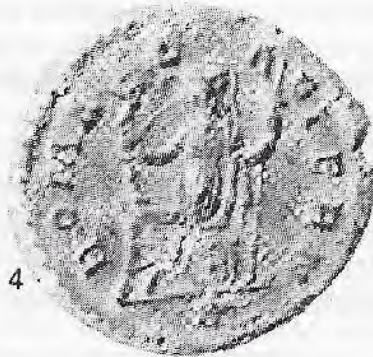
Les observations qui ont été rassemblées sur l'occupation rurale de ce terroir font apparaître que cet habitat était encore fréquenté au IV<sup>e</sup> siècle, même après l'enfouissement et l'abandon du trésor ; mais il est hasardeux de vouloir se prononcer davantage sur la durée et le type de cette occupation tardive.



1



2



3

4



5

- 1 - Antoninianus de l'empereur Gallien, avec au revers célébration de sa victoire sur les Germains, symbolisée par un trophée d'armes entre deux prisonniers.
- 2 - Denier d'Aurélien, au type de la Victoire Auguste.
- 3 - Avers à l'effigie de l'impératrice Magnia Urbica, épouse de Carin.
- 4 - Revers d'une pièce émise à Lyon en 294, représentant l'Éternité de Rome.
- 5 - Monnaie de la 12<sup>e</sup> émission de l'atelier monétaire de Lyon, au nom de l'empereur Constance César, et au revers représentant le Soleil debout, tête radiée, avec la légende ORIENS AVGG; la lettre B, à l'exergue, désigne l'officine émettrice.

Photo : Paul VEYSSEYRE



## **Les travaux à l'atelier de restauration (fin 1991-1994) et les enjeux de la restauration**

Dès sa découverte, l'amphore contenant les monnaies a été confiée à l'atelier municipal de restauration de Vienne. En concertation avec les archéologues responsables du Service Régional de l'Archéologie, l'équipe de restauration de Vienne, le numismate chargé de l'étude et le conservateur du musée, un protocole d'interventions a été défini avec le conseil de représentants de la Direction des Musées de France et de la D.R.A.C.; ce qui donna lieu à des débats fondamentaux, car les objectifs de l'intervention étaient multiples ; il fallait aussi tenir compte, pour chaque phase du traitement, de la nature de ces monnaies dont l'âme, en bronze, est recouverte d'une mince pellicule argentée. Les travaux de nettoyage et de restauration sont pris en charge par la Ville de Vienne qui bénéficie d'une aide de l'État (Direction Régionale des Affaires Culturelles) et des aménageurs (SNCF, SAPRR et région Rhône-Alpes).

La première intervention, avant la désolidarisation de l'assemblage des monnaies, répondait à une préoccupation muséographique : garder la mémoire physique, et en trois dimensions, de la masse métallique telle que nous la révélai, à la découverte, les lacunes de la panse brisée de l'amphore. Une prise d'empreinte a été effectuée avec une résine RTV 585 (Rhodorsil), permettant d'obtenir ensuite par tirage au plâtre un moulage de l'agglomérat de monnaies. La présentation ultérieure du trésor selon un parti muséographique moderne, les expérimentations pédagogiques au sein du musée, se trouveront ainsi enrichies et valorisées par l'utilisation de cette copie.

La couverture photographique ayant été aussi effectuée, on pouvait entreprendre la désolidarisation manuelle du bloc. Un plan de démontage fut établi au préalable : trente trois tranches ont été déterminées, dans l'espoir que l'on pourrait relever des indices pour comprendre comment s'était produit le remplissage de l'amphore : accumulation lente et progressive par apports successifs de pièces prélevées dans la circulation monétaire ? ou rassemblement de ce numéraire, dans l'amphore, en une seule opération ?

Une fois les pièces isolées, commençait leur nettoyage destiné à éliminer les concrétions et les carbonates formés à la surface. Dans cette phase seuls des moyens mécaniques ont été mis en œuvre, en raison de la constitution de ces pièces (monnaies saucées) : scalpel, brosse sur microtour, l'opération étant guidée pour chaque pièce par l'observation à la loupe binoculaire et le degré de lisibilité obtenue. Il s'est agi d'une opération longue, chaque pièce étant prise une à une, sous le contrôle permanent du numismate. Le recours à d'autres procédés (chimiques, à l'acide formique ou électrolytiques) qui eussent permis un traitement par lots a été à ce moment écarté parce que peu

concluant ou hasardeux. Cette opération fut suivie par le numismate qui en attendait la possibilité d'identifier les monnaies : lectures de l'avvers et du revers pour reconnaître le nom de l'empereur émettant, déterminer la date de l'émission, et ainsi établir la composition du trésor. C'est ce stade du traitement qu'a révélé l'exposition.

Une dernière phase d'interventions, précédée par des tests soigneusement étalonnés, se déroulera en 1994. Pour que l'analyse du trésor soit poussée au maximum, notamment avec l'étude des coins, les monnaies seront traitées dans un bain à l'ammoniac à 25/30 % ; bien contrôlée, cette opération effectuée par lots doit ainsi procurer une lisibilité réelle et intégrale de chaque individu. Enfin les monnaies destinées à une présentation muséographique, et sélectionnées en fonction de leur intérêt historique ou numismatique, subiront à nouveau un traitement individuel mécanique, plus long que le bain chimique ; leur aspect extérieur sera mieux sauvegardé, et la pellicule d'argent sera mieux préservée.

### **Premier bilan : la valeur historique du trésor.**

L'étude exhaustive du trésor n'a donc pas été encore menée à son terme ; manque encore l'identification correcte et détaillée des coins pour analyser les émissions successives qui ont été reconnues grâce au travail de nettoyage effectué à l'atelier viennois de restauration. Cependant l'observation même de la composition du trésor autorise déjà à en reconnaître l'intérêt exceptionnel sur le plan de l'histoire monétaire : c'est en effet, il faut le souligner, la plus importante découverte monétaire effectuée en France pour la période concernée (fin du III<sup>e</sup> siècle).

L'amphore n'était pas intégralement remplie : le tiers supérieur était comblé avec de la terre. La masse métallique, après dégagement, pesait 35 kg. Son démembrement a permis d'estimer le nombre de monnaies à environ 9000. Toutes ces pièces (sauf un denier d'argent au nom d'Aurélien) sont des monnaies de bronze, recouvertes d'une couche d'argenture : des *antoniniani* et des *aureliani* valant deux deniers, émis entre 258-259 et 294.

A l'exception d'un stock, réduit, de monnaies plus anciennes, ces espèces sont postérieures à la réforme monétaire effectuée par l'empereur Aurélien en 274 ; il n'y a en effet que quelques monnaies résiduelles un peu antérieures, datées des règnes de Gallien et de Claude II le Gothique. La plus ancienne est un *antoninianus* de Gallien, frappé dans l'atelier monétaire de Trèves en 258-259, et caractérisé par une forte teneur en argent. Le démontage méticuleux du trésor a d'ailleurs montré que cette monnaie avait été (intentionnellement ?) placée en surface du dépôt monétaire, en haut de l'amphore.



Aucune monnaie n'est postérieure à la réforme monétaire qui fut décidée par l'empereur Dioclétien et qui prit effet, selon la chronologie admise habituellement, dans le second semestre de 294, avec la création d'une nouvelle monnaie en bronze, le *folles*. L'étude du trésor de Villette-d'Anthon amènera vraisemblablement des vues nouvelles sur la date supposée d'application de cette réforme et des informations sur l'histoire économique du monde romain à la fin du III<sup>e</sup> siècle.

Près de 80 % des monnaies sont issues de l'atelier de Lyon, entre 274 et l'été 294; et dans ce lot près de 5000 proviennent de la dernière émission lyonnaise (la 12<sup>e</sup>) précédant la réforme du monnayage engagée par Dioclétien. C'est, de loin, la série la plus richement représentée, et le plus important ensemble de monnaies lyonnaises découvertes simultanément ; on comprend dès lors l'importance que l'on attache au dénombrement des coins qui ont été utilisés lors de cette émission. Contemporaines sont des monnaies (18 pièces) issues de l'atelier de Trèves qui émet à nouveau au cours de l'année 294 ; le trésor de Villette en contient des exemplaires inédits. Leur présence constitue aussi une donnée importante ; car la chronologie de ces émissions trévires, au cours de l'année 294, pose encore aux numismates quelques problèmes.

La composition générale du trésor aide à se représenter les modalités de sa formation. On a pu constater ainsi, au moment de leur arrivée au laboratoire, que les monnaies avaient été d'abord rassemblées en piles, sans doute pour un comptage, avant d'être déposées dans l'amphore. Les pièces les plus récentes (en particulier les 5000 de la dernière émission lyonnaise) n'avaient pas eu le temps de circuler et devaient provenir d'un prélèvement effectué directement depuis l'atelier monétaire de Lyon qui venait d'en achever la frappe, alors même que quelques exemplaires tout juste issus de l'atelier de Trèves étaient déjà parvenus dans la région lyonnaise. Quelques monnaies plus anciennes, bien conservées, se trouvèrent réunies dans l'amphore avec ce nouvel apport d'argent frais.

## LES ÉCHANGES ARTISTIQUES ENTRE VIENNE ET LYON

### Inventions et influences dans l'architecture romane des cathédrales Saint-Maurice et Saint-Jean

par Nicolas REVEYRON

Depuis la fondation de Lyon, les deux capitales rhodaniennes ont vécu un passé fait d'échanges, de luttes ou d'ignorances réciproques que justifient la géographie et l'histoire. Pour l'histoire de l'art des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, il revient à L. Bégule (1) d'avoir signalé des similitudes dans la composition et le décor de l'abside des deux cathédrales; à J. Valléry-Radot, grand connaisseur de l'art roman viennois (2), et R. Jullian (3) d'avoir finement analysé les rapports croisés dans le domaine de la sculpture romane. Dans celui de l'architecture religieuse, en revanche, la dissemblance apparente des édifices conservés et leur nombre relativement faible paraissaient ne pas devoir autoriser de comparaisons ni de rapprochements.

Pourtant, la conservation, dans le tissu urbain médiéval, de monuments antiques et paléochrétiens, la force des traditions et des souvenirs des premiers siècles chrétiens, une longue appartenance aux mêmes entités politiques, la proximité géographique étaient autant d'éléments favorables à la naissance d'expériences artistiques sinon semblables, du moins parallèles et susceptibles d'échanges.

---

(1) *Monographie de la cathédrale de Lyon*. Lyon, 1880. *L'église Saint-Maurice, ancienne cathédrale de Vienne*. Paris, 1914. *Les incrustations décoratives des cathédrales de Lyon et de Vienne*. Lyon-Paris, 1905.

(2) "La limite méridionale de l'école de Bourgogne" in : *Bulletin Monumental*, 1936. "L'ancienne cathédrale Saint-Maurice de Vienne, des origines à la consécration de 1251. Chronologie et décor des parties romanes". in : *Bulletin Monumental*, 1952, pp. 297-352.

(3) "Sculpture lyonnaise et sculpture viennoise à l'époque romane" in : *Mélanges Crozet*, 1966; t. I, pp. 563-568.



La convergence de ces facteurs fait par exemple déjà sentir ses effets dans le choix des plans opéré pour les édifices médiévaux, plans dans lesquels on reconnaît des réminiscences paléochrétiennes notables : à Vienne, plan basilical de la cathédrale; à Lyon, abside polygonale de Saint-Jean (4), nef à colonnes (5) de Saint-Martin d'Ainay, postérité du plan de Saint-Just II. Cet aspect de la création monumentale romane dans l'une et l'autre cité a légitimement conduit à imaginer que leurs relations artistiques ne sont pas limitées à la sculpture. De fait, l'hypothèse de démarches communes et d'influences architecturales se vérifie dans trois domaines : d'abord dans le choix de matériaux antiques suivant une visée esthétique nettement caractérisée; ensuite, dans l'emploi, pour les grandes arcades de la nef de Saint-Maurice et celles, aveugles, du transept de Saint-Jean, d'arcs non extradossés; enfin, dans la conception et l'organisation des absides respectives des deux cathédrales.

Mais il convient de préciser ici un point de méthode. Nous avons été amené à employer l'expression "architecture romane" pour désigner aussi bien des parties du milieu du XII<sup>e</sup> que celles du XIII<sup>e</sup> siècle - le premier niveau du transept lyonnais appartient au tout début de ce siècle et le niveau inférieur de l'abside viennoise à une date indéterminée de l'épiscopat de Jean de Bernin (1216-1266) : c'est que dans tous les cas, l'esthétique, les références culturelles, l'architecture, la mise en œuvre procèdent exclusivement de l'esprit roman; le phénomène n'a rien d'étonnant dans cette région du sud-est de la France, puissamment marquée par l'architecture antique et dans laquelle l'art roman s'est perpétué jusque dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle.

## 1 - Matériaux de remploi et recherche esthétique.

L'usage de pierres antiques dans le bâti des deux cathédrales est une manifestation particulière, mais claire de la convergence citée plus haut. On a longtemps interprété ces remplois suivant des critères économiques : l'approvisionnement, dans des ruines antiques situées à proximité des chantiers médiévaux, de blocs déjà taillés aurait notablement diminué le coût global de production. Cette explication est excessivement réductrice, parce qu'elle ne tient aucun compte de la dimension culturelle du phénomène. Il convient d'en corriger les données sur trois points. Tout d'abord, les textes des XI<sup>e</sup> et

---

(4) Selon J.-F. Reynaud, "Le renouveau des absides polygonales à l'époque romane pourrait avoir deux origines, soit une continuité régionale, surtout dans le midi de la France, soit un retour au passé après une période d'abandon". Cf. *Lugdunum Christianum. Lyon du IV<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle*. Thèse de doctorat d'état. Paris IV - Sorbonne, 1986; p. 486.

(5) En outre, elle était sans doute charpentée. Cf. chanoine A. Chagny : *Une grande abbaye lyonnaise, la basilique Saint-Martin d'Ainay et ses annexes*. Lyon, 1935.

XII<sup>e</sup> siècles montrent que la recherche de pierres de qualité et de valeur appartient en propre au projet esthétique des commanditaires : pour ne citer que les deux cathédrales étudiées ici, l'obit de Léger note, à propos de la reconstruction du presbyterium, qu'il l'a orné de "pierres très précieuses" (6), et celui de Gaucerand (1107-1118), restaurateur du chevet de Saint-Jean, précise, comme un écho, qu'il "fit faire le chœur de la cathédrale de pierres précieuses et polies" (7); il arrive même que, par souci apologétique, un auteur en vienne à déguiser la réalité et baptise marbre des pierres qui s'avèrent être un calcaire courant (8). Ensuite, l'exploitation des ruines, avec toute l'attention requise, et le transport de blocs souvent énormes - les choins (9) peuvent peser de 500 à 800 kg - n'est pas sans conséquences sur leur coût réel; par ailleurs, il n'est pas impossible que cette source d'approvisionnement soit entrée en concurrence avec des carrières appartenant à des commanditaires - le chapitre, par exemple - qui auraient eu tout intérêt à la voir tarir ou rejeter. Enfin, le travail et les traitements particuliers de matériaux durs comme le marbre ou le choin - notamment le polissage de ce dernier, travail fastidieux - renchérit dans une proportion considérable leur prix de revient.

Dans les deux cathédrales, on relève le même usage des matériaux antiques. Il s'agit d'un aspect très particulier du remploi, qu'il ne faut pas confondre avec la citation, c'est-à-dire l'utilisation délibérée de quelques éléments sculptés rappelant à soi seul l'antiquité, comme c'est le cas pour le linteau de la porte nord de Saint-Maurice (10) : les blocs sont en effet directement employés dans l'assise des murs sans autres marques d'origine que d'éventuelles traces d'outil (trous de louve, d'agrafe, ...) et c'est dans l'ensemble du parement qu'ils composent que se révèlent l'inspiration et l'esthétique antiquisantes.

Les qualités de pierre remployées sont de deux types : le marbre

---

(6) "pretiosissimis lapidibus adornavit". Cf. U. Chevalier, Bulletin de la Société d'Archéologie et de Statistiques de la Drôme; t. XLV, 1911, p. 369.

(7) "qui fieri fecit chorum majoris ecclesiae preciosis et politis lapidibus". Cf. *Obituarium Lugdunensis Ecclesiae*. Ed. Guigue M-C Lyon, 1867, p. 27.

(8) Heiric, décrivant au IX<sup>e</sup> siècle la crypte de l'abbatiale de Saint-Germain, à Auxerre, mentionne les colonnes de marbre portant la voûte en plein cintre du chœur de l'édifice souterrain. Or, les recherches de Ch. Sapin ont démontré qu'elles étaient en calcaire local. Cf. *Abbaye Saint-Germain d'Auxerre. Intellectuels et artistes dans l'Europe carolingienne IX-X<sup>e</sup> siècles*. Catalogue d'exposition. Auxerre, 1990.

(9) Le terme de choin est attesté pour la première fois sous sa forme "chaon" dans un acte donné en 1192 par le chapitre cathédrale de Lyon. On sait qu'il désigne précisément des blocs de grandes dimensions, extraits à l'époque romaine de carrières du sud du Jura, puis tirés des ruines antiques et remployés à l'époque médiévale.

(10) Nous laissons de côté le remploi d'éléments d'architecture, parce qu'il reste très rare dans les deux cathédrales et qu'il ne représente par une attitude significative. Dans l'architecture paléochrétienne, mais aussi dans les édifices romans de régions à culture romanisante (c'est le cas à Saint-Martin d'Ainay), ce phénomène est illustré de façon spectaculaire par le remploi de colonnades.



et le chœur (11). Le premier est utilisé essentiellement dans les bases et les chapiteaux, pour sa beauté propre et sa valeur plastique : à Saint-Maurice, une partie des bases et tous les chapiteaux de la nef romane (12); à Saint-Jean, une plus faible partie des bases attiques, les deux rangs de chapiteaux qui décorent le "dossier" du banc presbytéral (13), ceux des lancettes de l'abside et des baies latérales des chapelles flanquant le chœur. Le second, le chœur, est la pierre par excellence de cette phase de l'architecture romane lugduno-viennoise : sur le plan culturel, c'est précisément ce double mouvement de production antique et de remploi médiéval qui définit exactement le terme. Sa dureté, sa finesse et sa couleur lui ont valu non seulement d'être utilisé comme un équivalent du marbre, mais surtout de devenir le support privilégié d'une recherche esthétique originale : depuis le bossage jusqu'au polissage, on compte pas moins de cinq façons de le dresser, et la mise en œuvre de ces parements répond à des règles esthétiques déjà élaborées (14). A Saint-Maurice, on le rencontre dans des bases attiques, en concurrence avec le marbre, quoiqu'il soit mal adapté au travail de la sculpture, et dans une faible hauteur de l'élévation des supports; à Saint-Jean, tout au contraire, il développe le décor caractéristique de parement poli du sanctuaire, décor qui comprend notamment des moulures et une majorité des bases.

## 2 - Les grandes arcades romanes de la nef centrale de Saint-Maurice

Les grandes arcades romanes de la nef de Saint-Maurice occupent l'emplacement des travées cinq à onze. Celles qui forment les deux tiers occidentaux de cet ensemble sont caractérisées par l'emploi d'un dessin en escalier : au lieu de l'extrados courbe habituel sur lequel les assises murales viennent mourir en biseau, les claveaux de l'arc définissent un emmarchement en angle droit dans lequel se logent naturellement les blocs jointifs des assises (ill. 1 et 2). Cette technique de construction qui, à l'époque romane comme sans doute dans l'antiquité,

---

(11) Ils s'agit d'un calcaire du bathonien supérieur, à pâte fine et dure, de couleur blanche pouvant tirer sur le gris, parfois rosé, marqué de veines ou de taches (réseaux biodétritiques tendres ou taches de trituration) et bien caractérisé par des joints stylolithiques ressemblant aux sutures des os crâniens. Cf. H. Savay-Guerraz *Recherches sur les matériaux de construction de Lyon et de Vienne antiques*. Thèse de 3<sup>e</sup> cycle. Université Lumière - Lyon II, 1985.

(12) Le nettoyage intérieur effectué en 1953 a débarrassé de leurs badigeons les chapiteaux de la nef romane et fait réapparaître la qualité de la pierre. Cf. P. Cavard : *La cathédrale Saint-Maurice de Vienne*. Vienne, 1978, p. 29.

(13) Il ne s'agit pas à proprement parler d'un dossier, car cette surface murale n'était pas prévue - dimensions des bancs obligent - pour que les siègeants s'y appuient. En réalité, on a affaire à un "dossier" au sens décoratif du terme : il matérialise un niveau particulier de par sa fonction en l'ornant, comme le feront, beaucoup plus tard, les hauts dossiers des stalles en bois.

(14) Cf. N. Reveyron : *La cathédrale de Lyon et sa place dans l'histoire de l'art*. Thèse de doctorat sous la direction d'A. Prache. Paris IV - Sorbonne, 1992. Chapitre : "Parements et recherche esthétique", p. 456 sq.





Fig. 1 - Vienne - Cathédrale Saint-Maurice. Huitième grande arcade, côté nord.

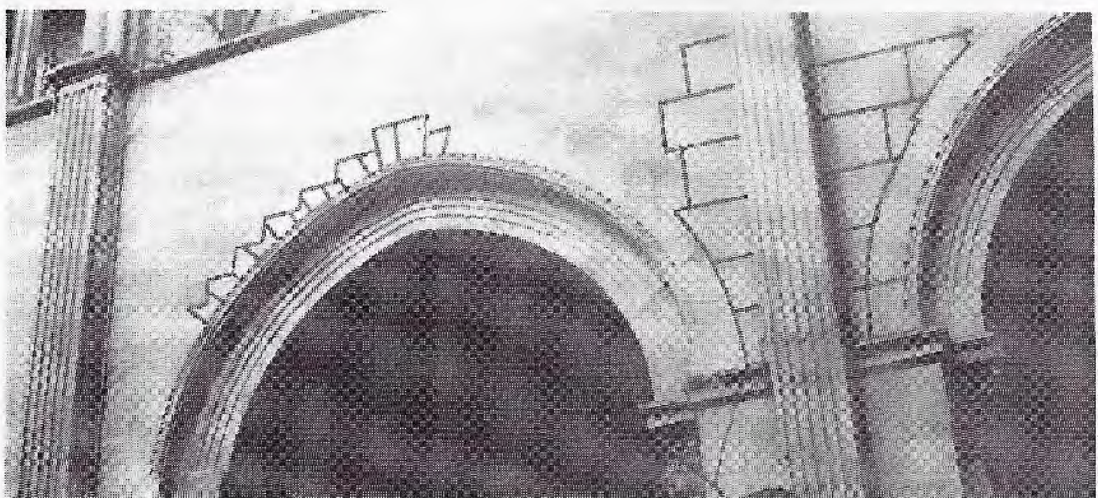


Fig. 2 - Vienne - Cathédrale Saint-Maurice. Ibid. Interprétation graphique de la rupture avec la neuvième arcade et de l'extrados en escalier de la moitié supérieure ouest.



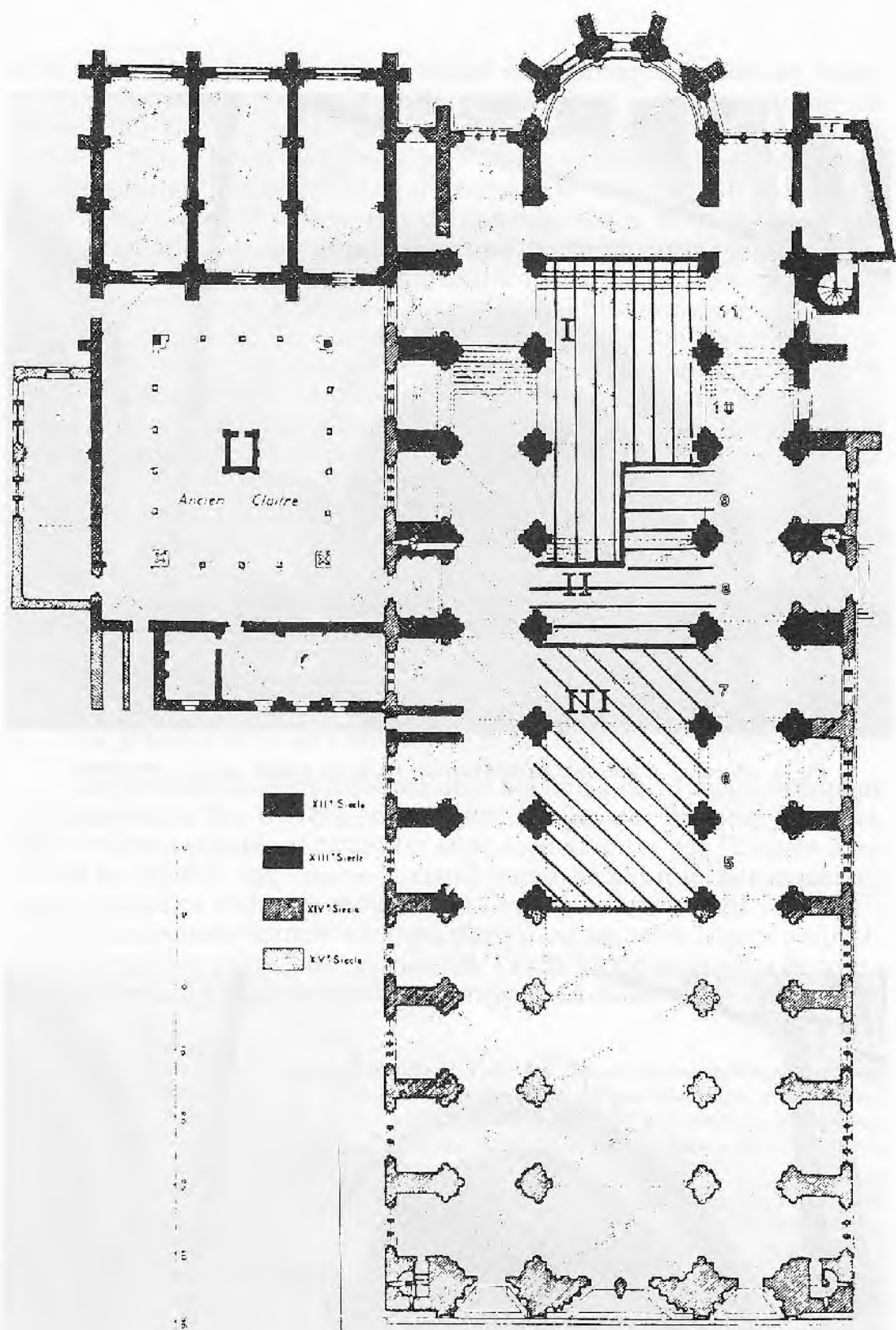


Fig. 3 - Vienne - Cathédrale Saint-Maurice.  
Plan général et matérialisation des phases de construction.

procède tout autant d'une recherche esthétique, est directement inspirée de l'architecture romaine. Mais il faut préciser que sa mise en œuvre dans la cathédrale n'est pas homogène : on lit aisément dans les maçonneries une évolution de détail, mais significative, qui accompagne une série de ruptures de construction. De la conjugaison des deux phénomènes, on peut tirer trois enseignements : tout d'abord, que la chronologie de cette partie de l'édifice roman est plus complexe qu'on ne l'a cru et qu'il convient peut-être ne pas lier sans nuances celle de la construction elle-même à celle de la création des chapiteaux; qu'ensuite, la formule de l'extrados en escalier n'est pas une application automatique de dessins antiques, mais qu'elle a profité d'une élaboration proprement romane; enfin, que ce degré d'évolution et la datation des arcades attribuent de fait à cette partie de la nef centrale, un rôle majeur dans l'histoire de l'art, non seulement par rapport à Lyon, mais dans toute la région du sud-est.

#### A - Évolution

La partie romane des nefs est le premier chantier de reconstruction de la cathédrale Saint-Maurice dans son état actuel : il est logé entre le sanctuaire roman tardif et gothique, et les travées occidentales, du XV<sup>e</sup> siècle. Dans ce chantier, les grandes arcades orientales de la nef centrale appartiennent à la première phase de l'ouvrage : elles sont normalement extradossées en courbe continue, alors que les suivantes le sont en escalier. Mais toutes, des cinquièmes aux onzièmes, affichent le même dessin et le même appareil : un arc brisé d'une trentaine de claveaux, dont la hauteur correspond à environ douze à quinze assises de la surface murale dans laquelle il a été monté. Par ailleurs, il faut noter que, très curieusement, les voussures montées en escalier ont été couvertes d'un bandeau de badigeon blanc qui en dissimule la structure et imite l'arc normalement extradossé en courbe; ce rehaut de couleur claire reste pour l'instant indatable, mais ressemble fortement aux bandeaux de badigeon blanc appliqués sur les arêtes des voûtes correspondantes des bas-côtés, qui sont très vraisemblablement contemporains de leur montage. Un tel décor pourrait passer pour un repentir, puisqu'il cache la véritable nature des arcs, mais son application n'est contradictoire qu'en apparence.

Dans le pôle oriental de ce chantier, les travaux ont avancé plus vite, ou commencé plus tôt, au nord qu'au sud : trois arcades septentrionales extradossées en courbe ont été bâties pour deux méridionales. C'est pourquoi il s'articule en baïonnette avec la zone suivante, celle des premières arcades en escalier (ill. 3). En outre, au nord, c'est dans la huitième arcade, et non à la limite du pilastre cannelé, que s'est établie la rupture entre le pôle est et la zone suivante du chantier : le départ oriental de l'arc est monté avec quelques claveaux normalement extradossés en courbe, mais tout le reste dessine l'extrados en



escalier typique de la seconde phase de construction (ill. 3); de plus, comme pour les dixième et neuvième arcades, l'écoinçon défini par ce départ est formé de quelques assises surmontées de trois blocs superposés de grand module, inhabituels dans leur contexte de moyen appareil mural et dessinant une harpe d'attente (15).

La seconde phase de la construction comprend donc, au nord, les neuf-dixièmes ouest de la huitième arcade et la septième arcade; au sud, les neuvième, huitième et septième arcades. Elles sont caractérisées par l'emploi d'une clef double : deux claveaux approximativement égaux en occupent l'emplacement et placent ipso facto un joint vertical à la jonction des deux demi-arcs. La composition en escalier est très savante : l'architecte a traité différemment les moitiés inférieures et supérieures des arcs. Dans la moitié inférieure, les claveaux ont été extradossés suivant un angle droit saillant qui s'intègre exactement dans l'organisation orthogonale des assises murales; cet angle étant nécessairement positionné horizontalement, la forme des claveaux varie : pour ceux du bas, elle s'approche du rectangle, et devient un pentagone aigu dans ceux du haut. En revanche, dans la moitié supérieure, la structure des arcs se diversifie. D'une part, on rencontre des claveaux extradossés suivant un angle droit rentrant dans lequel se loge exactement le bloc contigu de l'assise; parfois, c'est sous la forme de deux marches que l'extrados a été taillé pour accueillir deux assises ou un bloc contigu retaillé (ill. 4). D'autre part, on voit évoluer cette structure vers une composition en paliers plus larges qui intéressent donc, non plus un seul, mais un groupe de deux ou trois claveaux formant système : cette suite de paliers détermine un enchaînement d'extrados en angle droit successivement rentrants et saillants, et se développe donc en décalage systématique par rapport à l'organisation naturelle des claveaux (ill. 5). Mais la composition est, dans le détail, encore plus raffinée qu'il y paraît ; l'architecte a, dans la plupart des cas, soigneusement évité de positionner un joint sur une diagonale, c'est-à-dire que le joint de deux claveaux n'est pas issu du sommet de l'angle droit - rentrant ou saillant, mais d'un de ses deux côtés - vertical ou horizontal, et, en règle générale, non pas au milieu, mais près de l'extrémité du côté.

Le troisième groupe d'arcades correspond aux travées sept, six et cinq et forme une troisième phase du chantier à la chronologie relative complexe et encore difficile à lire. Elles se différencient des précédentes sur trois points caractéristiques : une généralisation de

---

(15) L'appartenance au pôle oriental du chantier de cette partie de l'écoinçon oriental - les quatre assises et les trois blocs supérieurs - est confirmée par l'absence de rupture entre lui et le pilastre, mais aussi par l'usage de semblables blocs de grand module dans les écoinçons des dixième et neuvième arcades. Cette méthode de construction, qui consiste à élever assez haut les supports avant de monter l'arc des arcades, est bien attestée dans l'architecture religieuse du Rhône moyen, tôt - abbatale de Cruas - et tard - Saint-Nizier de Lyon - dans le Moyen Âge.



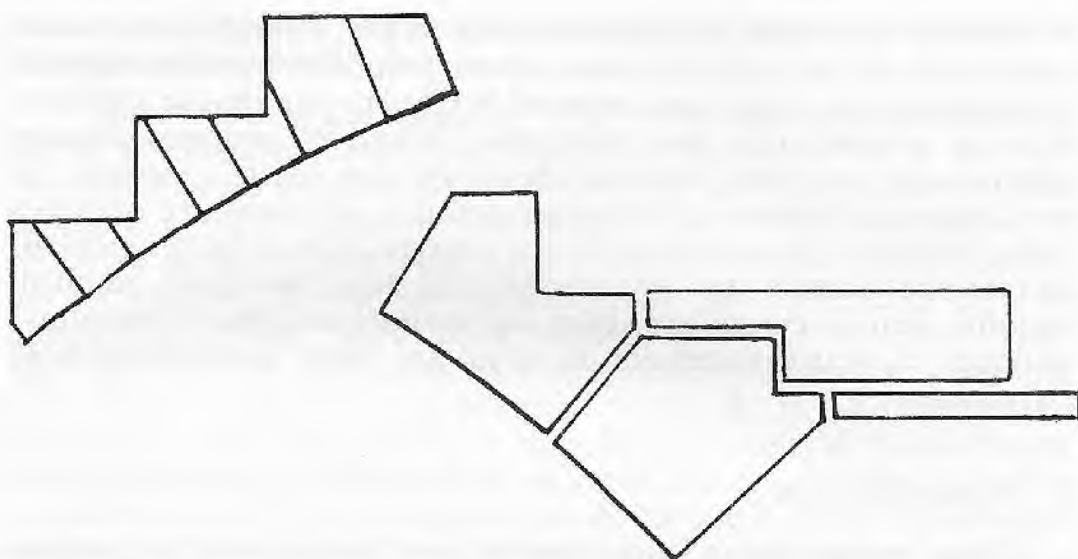


Fig. 4 - Vienne - Cathédrale Saint-Maurice. Nef centrale. Neuvième arcade, côté sud. Schémas de montage d'après des croquis pris du sol. En haut : demi-arc est, étude des joints rayonnants sur les trois paliers précédant la clef double. En bas : demi-arc ouest, exemple de l'adaptation à un claveau extradossé en deux marches d'un bloc contigu.

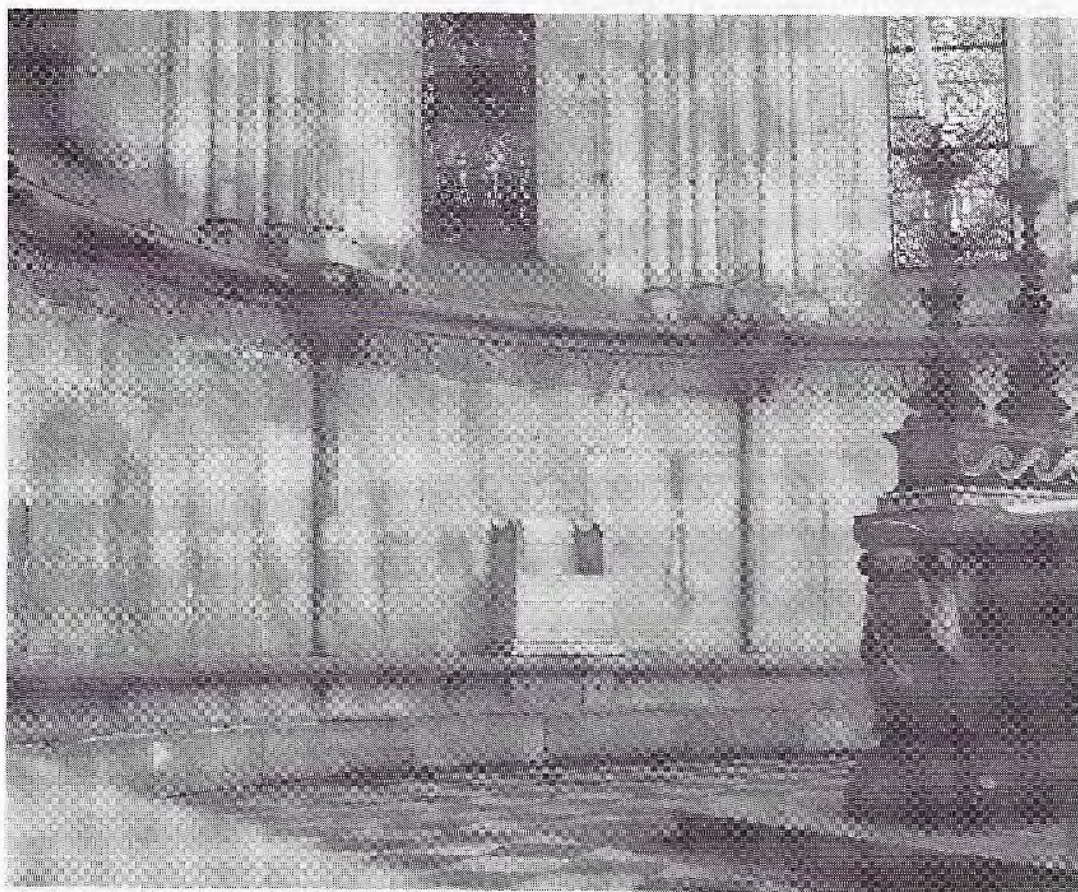


Fig. 5 - Vienne - Cathédrale Saint-Maurice. Vue du niveau inférieur de l'abside.



la structure en palier, sensiblement plus larges; l'usage d'un claveau unique à la clef, au lieu d'un joint comme précédemment; la sculpture d'une figure - au total, cinq anges et le Christ - sur chaque clef (16). Mais ce groupe n'est pas homogène. Dans les sixièmes arcades apparaissent quelques claveaux dessinant une légère crossette; au nord, dans les sixième et cinquième arcades, on rencontre quelques joints verticaux entre claveau et bloc contigu qu'on a traités en biais, suivant une formule régulière attestée déjà dans l'antiquité; au nord, toujours, dans la cinquième assise, on constate un début d'abandon : quelques claveaux successifs du demi-arc ouest sont simplement extradossés.

## B - Caractérisation

Pour replacer dans leurs rapports avec les équivalents lyonnais cet ensemble et le style architectural qu'il manifeste, il est nécessaire de qualifier précisément cet ouvrage, puis d'aborder la chronologie de ces grandes arcades et l'extension géographique locale de ce type de structure.

La construction de ces grandes arcades est une œuvre savante et raffinée : il présuppose non seulement une solide connaissance des règles de la géométrie théorique et pratique et du dessin (17), mais aussi une très grande maîtrise de la stéréotomie et de la mise en œuvre. La visée esthétique ne fait ici aucun doute : il est impossible d'imputer aux contraintes exercées par les hauteurs d'assise le choix d'une formule particulièrement délicate à réaliser et, partant, coûteuse : il eût mieux valu, en effet, modifier ces hauteurs en fonction des claveaux, voire retailler les blocs jointifs de ces assises sur le gabarit des extradossés (18). D'ailleurs, ce sens de la stéréotomie et ce goût pour la taille de pierre se retrouvent dans les voûtes d'arêtes des bas-côtés : la remarquable qualité du travail - parement et module des blocs - et de la mise en œuvre - claveaux en besace pour les arêtes et rangées de claveaux pa-

---

(16) Il s'agit d'une suite de cinq anges accompagnant un Christ de la résurrection, assis de face et identifié par un texte dont P. Cavard a décrypté le sens. Cf. P. Cavard : *La cathédrale Saint-Maurice de Vienne*. Vienne, 1978, pp. 54-55.

(17) R. Boehmann a abordé cette question à propos des œuvres de "l'architecte-ingénieur" Villard de Honnecourt dans : *Villard de Honnecourt. La pensée technique au XIII<sup>e</sup> siècle et sa communication*. Paris, Picard, 1991. Il faudrait, concernant ces arcs, établir s'ils sont l'ouvrage d'un architecte ou, déjà, d'un appareilleur spécialisé : dans ce dernier cas, les grandes arcades romanes de Saint-Maurice attesteraient une apparition précoce de la distinction entre les deux fonctions. Quoi qu'il en soit, la vision esthétique qu'elles affichent appartient en propre, au moins dans son principe, si ce n'est dans sa réalisation, au travail d'architecte. Cf. F. Claval : "Épures de la cathédrale de Clermont-Ferrand" in : *Bulletin des Travaux Historiques et Scientifiques*. Nlle série n° 20-21, 1984-1985, fasc. A (1988), pp. 185-224.

(18) La réalité de cette visée est confirmée par la stéréotomie de certains blocs contigus qui ont été eux-mêmes taillés en escalier pour s'adapter à l'emmachement - non nécessaire - des claveaux.

rallèles aux lignes de faîte - avait conduit F. Salet à les repousser à l'époque gothique (19).

Toutes ces caractéristiques et la recherche qu'elles attestent posent le problème de la chronologie de cette partie de la nef. Les grandes arcades romanes doivent être plus tardives qu'on ne le dit habituellement : la datation assez haute dans le XII<sup>e</sup> siècle qui a été proposée autrefois, est déduite de celle des fameux chapiteaux romans qui les portent; ils sont eux-mêmes datés par référence à ceux de Saint-André-le-Bas, église dans laquelle se trouve le célèbre texte gravé de 1152. Or, les études les plus récentes (20) tendent à rajeunir sensiblement ceux de Saint-Maurice : selon R. D. Weinberger, les premiers, à l'est, sont antérieurs, mais de peu, à ceux de Saint-André, un second groupe, contemporain, et les derniers, postérieurs; en outre, la référence de 1152 ne concerne sans doute que le début du réaménagement de Saint-André (le texte a été gravé sur une base) : il est de ce fait très vraisemblable que les chapiteaux attribués à Guillaume Martin appartiennent à une tranche de travaux sensiblement plus tardive dans le XII<sup>e</sup> siècle. Donc, si l'on prend aussi en compte que, d'une part, suivant la marche courante des travaux à l'époque médiévale, l'élévation des grandes arcades peut suivre de quelques années la mise en place des supports, des chapiteaux et d'une partie du mur qui le surmonte (21), que d'autre part, l'utilisation abondante des arcs en escalier et en crossette recouvre, dans le sud-est de la France, le dernier tiers du XII<sup>e</sup> siècle et le début du XIII<sup>e</sup> siècle, il devient possible d'attribuer les années 1160/1170 aux grandes arcades en escalier : cette fourchette, qui demanderait à être confirmée, se trouve plus en conformité avec l'évolution architecturale tardo-romane locale vers un style qu'il faut bien qualifier de "1200" (22).

---

(19) Op. cit. p. 518 : "Il est donc assuré que ce voûtement est tardif et que les bas-côtés sont restés très longtemps sous charpente". En réalité, elles doivent appartenir à une tranche de travaux postérieure, sans doute de peu, aux dernières grandes arcades en escalier qui, on le verra, sont sans doute plus tardives qu'on ne l'imagine.

(20) R.D. Weinberger : "St. Maurice and St. André-le-Bas at Vienne : Dynamics of Artistic Exchange at Two Romanesque Workshops", in : *Gesta*, vol. 23/2, 1984, pp. 75-86. B. Pétillon : "La sculpture romane à Vienne", in : *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 81, 1986/3-4, pp. 71-84. J. Valléry-Radot (op. cit.) avait déjà relevé une succession chronologique des chapiteaux d'après leur style et des grandes arcades d'après l'évolution du profil des bases.

(21) On peut évoquer la complexité du montage des grandes arcades - dessin et mise en place des cintres; préparation et prémontage au sol des arcs; etc. - pour justifier un hiatus certain entre leur installation et l'érection des supports, hiatus par ailleurs constaté dans la huitième arcade nord.

(22) La question est de première importance : de cette évolution, bien définie à Lyon (N. Revcyron, 1992), on retrouve des caractéristiques manifestes et probantes dans la vallée du Rhône et en Provence, qui toutes se définissent dans leur rapport à l'architecture antique. Il est dès lors tentant d'envisager un mouvement de type proto-renaissance, tant les formules mises au point font preuve à la foi du respect des règles antiques et de recherches originales issues d'elles. C'est ce que tendent à montrer les travaux que nous menons actuellement sur ce sujet délicat. Mais, par précaution méthodologique, il paraît pour l'instant préférable d'appliquer à cette architecture le concept d'"art 1200" vulgarisé, pour les arts figuratifs, par la fameuse exposition de New-York.



Une telle datation confère une place privilégiée à la cathédrale viennoise dans l'élaboration et la propagation des formules non extradossées à travers le couloir rhodanien où, depuis Bâle jusqu'à la Méditerranée, elles se sont richement développées (23). Les grandes arcades en escalier appartiennent à l'architecture de quatre cathédrales du nord de cet ensemble géographique : celle de Coire (Grisson) (24), mal datée (seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle); de Bâle, reconstruite après l'incendie de 1185; de Vienne et de Lyon (transept des environs de 1200). Pour ce qui est des arcs plus petits (portes, baies, etc...), on ne peut citer pratiquement que des édifices tardo-romans : N.D. du Val-des-Nymphes (Drôme), N.D. de Lagrand (Drôme), Silvacane ... Certes, antérieurement, de très rares exemples en attestent l'usage dans l'architecture du XI<sup>e</sup> siècle (arcs en escalier du clocher de Saint-Germain-des-Prés, par exemple) (25); mais, à Vienne, la finesse de la conception et la maîtrise de la mise en œuvre confirment une date tardive dans le XII<sup>e</sup> siècle : c'est en effet dans la priorale de Lagrand (arc triomphal et arcs aveugles de la nef en escalier et à paliers), dans les baies sud de N.D. du Val-des-Nymphes (arc en escalier à claveaux retailés en angle droit rentrant) qu'on rencontre les mêmes formules, la même subtilité dans le dessin, la même complexité dans la conception (26). En outre, les personnages sculptés sur les clefs ne sont pas sans rappeler la solution décorative adoptée pour les portails des cathédrales de Piacenza (première moitié du XII<sup>e</sup> siècle) et de Fidenza (début du XIII<sup>e</sup>) : on a réservé un décor sculpté par de grands maîtres (Willigelmo ou un élève; Antélami) aux seules clefs des arcs traités en pseudo-escalier. Dans ces conditions, il est possible d'affirmer que l'architecte du transept lyonnais s'est inspiré de l'œuvre viennoise. Mais il a su aussi multiplier les sources d'inspirations, notamment antiques, développer des variantes originales, des formules inédites qui répondaient soit à une recherche esthétique ponctuelle, soit à des nécessités techniques.

### 3 - Abside, cathèdre et banc presbytéral.

C'est dans cette partie de la cathédrale Saint-Maurice, on le sait, qu'on reconnaît l'influence exercée par Lyon sur Vienne à une époque tardive : l'architecte de Jean de Bernin s'est très nettement inspiré de l'abside lyonnaise dont il a interprété l'architecture à la lumière des

---

(23) Voir N. Reveyron : "Les structures clavées non extra-dossées dans l'architecture romane et gothique (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>)", in *Bulletin Monumental*, 1993/4.

(24) Cf. Cl. Lapaire : *Suisse romane*. Coll. Zodiaque, 1958.

(25) Ibidem. Cf. J. Hubert : "Étude historique et archéologique sur l'église de Saint-Germain-des-Prés", in : C.A.F. Paris, 1919 (édit. 1920), pp. 301-336.

(26) Dans les baies du sanctuaire de N.D. du Bourg, à Digne, la très grande finesse affichée dans la conception et l'élaboration des arcs à doubles crossettes confirment l'existence d'un courant artistique qui se nourrit de ces qualités.

apports gothiques, visibles dès l'étage des lancettes. Peut-être l'usage d'un mobilier liturgique intimement lié au bâti (cathédre et banc presbytéral) et le prestige religieux de l'église lyonnaise, vivifié par son antiquité et les martyrs de 177, ont-ils pesé dans le choix de ce modèle. Il faut préciser maintenant sur quels points essentiels a porté cette inspiration et quelles en ont été les interprétations (ill. 7 et 8).

Le choix du matériau et, surtout, ses différents traitements sont sans doute les deux points les plus évidents. A l'intérieur de l'abside, le "dossier" du banc presbytéral est monté en choin poli. On a vu plus haut que ce type de parement apparaît déjà dans certaines bases romanes de Saint-Maurice : il s'est agi d'imiter le marbre pour des éléments individuels du décor. Dans l'abside, au contraire, la visée esthétique est radicalement différente : c'est tout un ensemble architectural qu'on a voulu construire "politis lapidibus", à l'imitation des vastes décors de marbres de l'antiquité. Dans ces conditions, la référence est à chercher directement dans le sanctuaire de Saint-Jean où la formule a été largement déployée. De la même manière, le bossage antique réemployé dans les parties basses externes de l'abside est un écho direct de celui de Lyon. Mais les règles de composition ont sensiblement évolué dans le sens d'une simplification qui laisse supposer un abandon du raffinement et de la préciosité de la conception qui caractérise le modèle (27) : à Lyon, le bossage, parce qu'il est rustique, définit le socle de l'abside dans sa fonction portante et, de ce fait, se limite strictement aux quatre assises qui le composent (28). A Vienne, en revanche, il monte jusqu'aux lancettes et déborde sur deux ou trois assises d'entre les embrasures, et cette absence de délimitation régulière, qui fait penser aux bossages rustiques intégraux des parements tardifs (fin XII<sup>e</sup>, début XIII<sup>e</sup>) d'Aix (bâtiment canonial), de Fréjus (clocher et mur de clôture du groupe épiscopal) et de La Celle (mur gouttereau nord), lui a fait perdre sa signification esthétique d'origine.

L'influence lyonnaise apparaît aussi dans les modules des choins - énormes d'origine - et les choix architectoniques qu'ils autorisent. A l'extérieur, l'usage de blocs colossaux - référence à l'architecture antique - répond à une vision esthétique élaborée à Lyon : on a cherché, ici, à créer des zones définies par des hauteurs d'assises stables, à harmoniser les longueurs et les fonctions des blocs (appui de fenêtre, élément de piedroit, ...). L'expérience n'est cependant pas isolée; on reconnaît, mais dans un autre contexte, une variante intéressante, moins régulière, de l'usage des modules colossaux dans la

---

(27) Cf. N. Reveyron : "Le bossage rustique et le "style 1200" dans l'architecture religieuse du sud-est de la France", à paraître.

(28) De manière significative, il ne déborde jamais sur les surfaces murales proprement dites; il en est d'ailleurs séparé par une assise terminale lisse et taillée en biseau. Cf. N. Reveyron, 1992, chapitre cité.



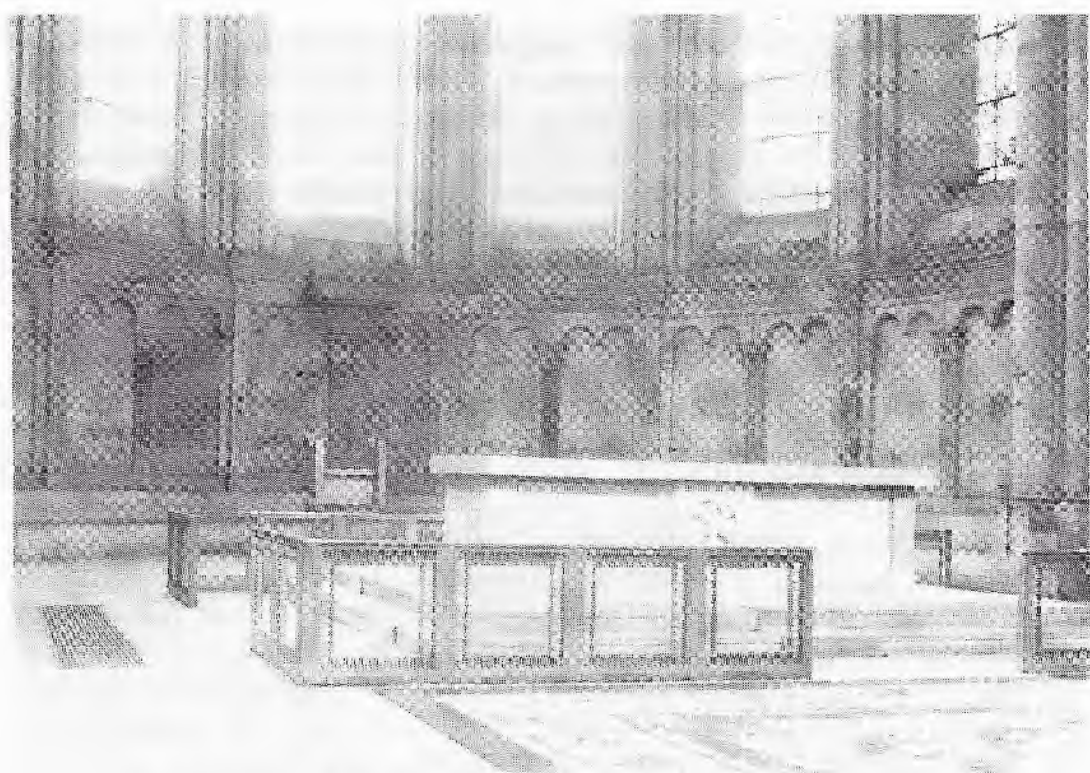


Fig. 6 - Lyon - Cathédrale Saint-Jean. Vue du niveau inférieur de l'abside.

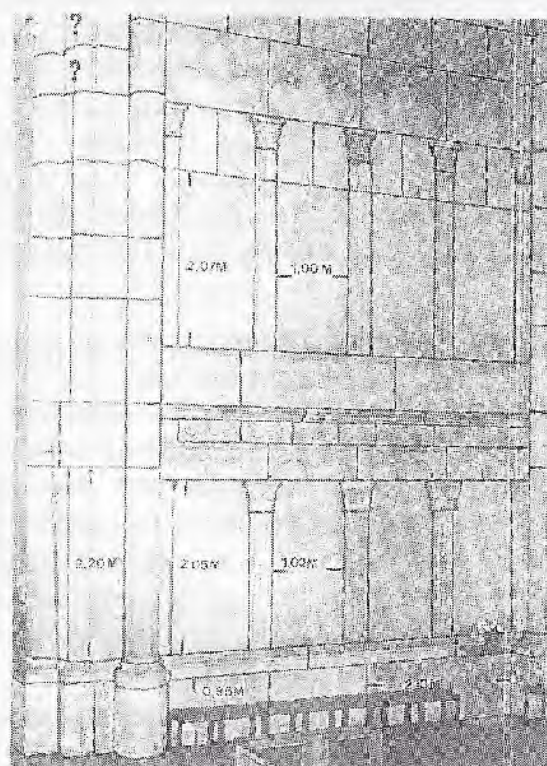


Fig. 7 - Lyon - Cathédrale Saint-Jean.  
Mur nord du chœur. Structure en orthostates du mur et des supports.



cathédrale de Nîmes ou l'abbatiale de Saint-Gilles-du-Gard. A Lyon, en outre, les dimensions de ces blocs ont suscité la renaissance d'un décor architectural antique : les orthostates. Il s'agit de très grands blocs utilisés debout, leur face la plus large en parement, comme on le voit dans les socles des temples romains. Dans l'abside viennoise, une longue file d'orthostates de 1,63 m. de haut (pour des largeurs variant de 0,40 m. à 0,95 m.) forme la première assise du "dossier"; elle est surmontée d'une assise de blocs horizontaux de 0,45 m. de haut. On reconnaît ici le système élaboré pour l'arcature trilobée qui décore le chœur lyonnais. Mais dans cette cathédrale, la composition en orthostates est beaucoup plus élaborée, puisque, d'abord, elle intéresse deux niveaux de décor, qu'ensuite, elle se poursuit dans les supports pour composer un ensemble homogène, qu'elle définit aussi des dimensions régies par des règles, et enfin qu'elle s'organise en fonction du décor de pilastres dans un équilibre du cadre et du fond. A Vienne, la formule a été considérablement résumée : l'abandon des pilastres au profit de colonnettes engagées et la grande diversité des largeurs signent l'incompréhension du rapport esthétique entre le fond d'orthostates et le cadre des pilastres.

Il est enfin remarquable de rencontrer dans ce même "dossier" une technique bien développée dans le chevet lyonnais. En effet, les quatre colonnettes qui le scandent ne sont pas rapportées, mais appartiennent à l'orthostate que chacune borde : on les a taillées en débitant une "tranche" du parement de manière à dégager dans un angle un bourrelet de pierre à transformer en fût de colonnette. Nous avons pu étudier de près cette technique utilisée pour obtenir les segments des boudins qui décorent les angles formés par les contreforts et les murs : c'est un parallélépipède sur plan triangulaire qui a été retranché du bloc, conservant à ce dernier des angles non droits bien adaptés à la position non orthogonale qu'il occupe dans le jeu des pans et des contreforts. Il n'a pas été possible de vérifier si l'identité des savoir-faire lyonnais et viennois atteint ce niveau de détail.

Entre Vienne et Lyon, les échanges architecturaux ont suivi le mouvement des influences en matière de sculpture. Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, jusque dans les années 1160/1170, le siège viennois déborde de vitalité constructrice. Son dynamisme a suscité un extraordinaire rayonnement. Vers la fin du siècle, c'est la métropole rhodanienne qui prend visiblement le relai. Il est vrai qu'alors Lyon est en pleine transformation : les constructions et les reconstructions multiplient les chantiers où s'affinent un style "néo-antiquisant" et s'élabore l'adaptation du style gothique récemment implanté dans la région par Lausanne et Genève; en outre, elles marquent profondément un paysage urbain appelé à se développer considérablement durant le XIII<sup>e</sup> siècle. Mais il serait erroné d'imaginer ces deux centres de



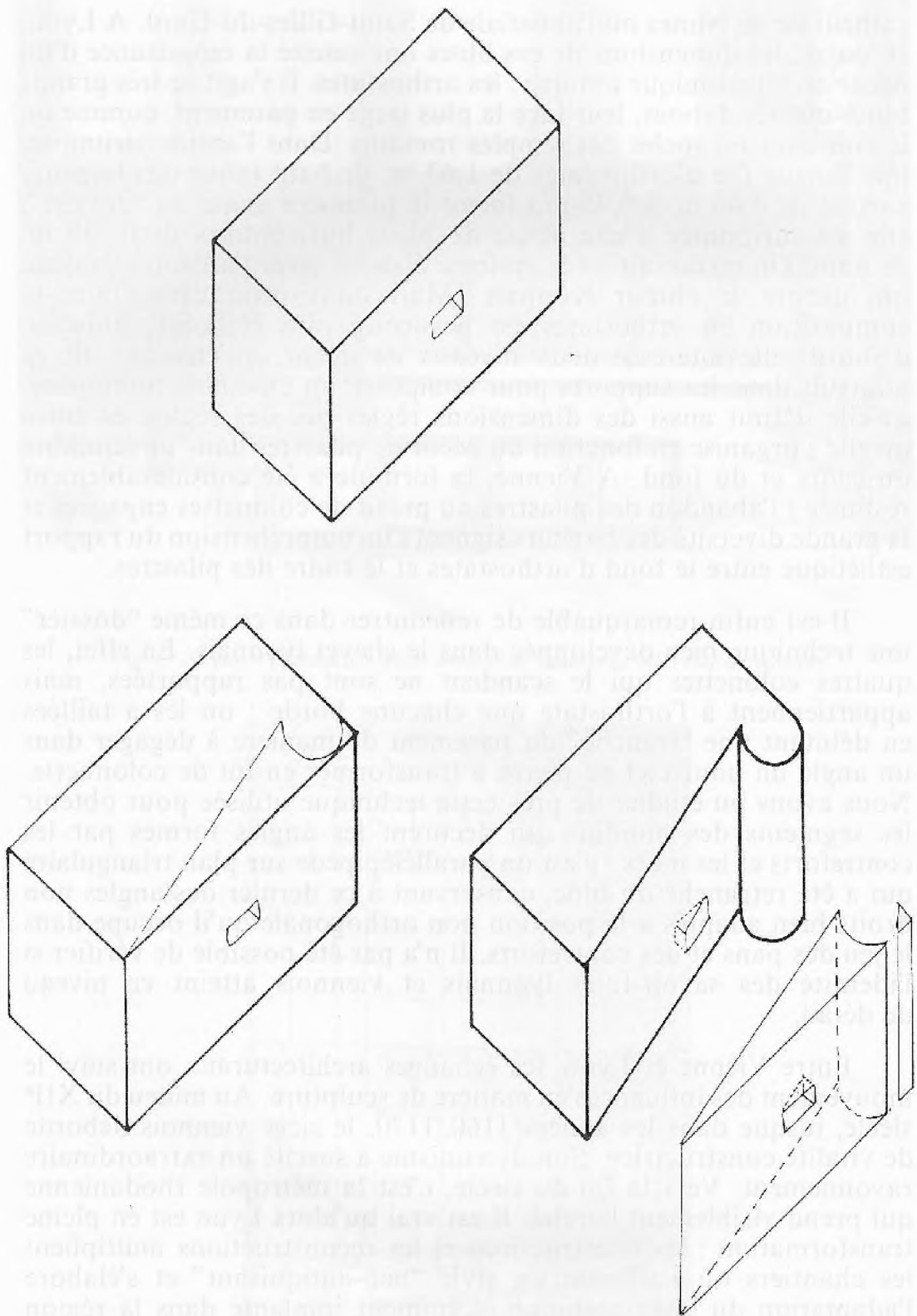


Fig. 8 - Lyon - Cathédrale Saint-Jean. Retaille de plan triangulaire d'un bloc de choin pour dégager un segment de tore.

création limités à un face-à-face micro-régional. J. Valléry-Radot considérait la nef romane de Saint-Maurice comme un épigone caractéristique de l'architecture clunisienne. Or, l'emploi raisonné de blocs antiques, l'appareil et la qualité des voûtes d'arêtes, le goût prononcé pour la pierre et son parement, l'apparition, assez tôt, de formules d'arcs en escalier déjà très mures et extraordinairement raffinées, cette volonté délibérée, enfin, d'ériger en décor la structure architectonique du bâti, toutes ces caractéristiques définissent ce qu'il faut bien considérer comme la "tendance 1200" du style architectural, et, de fait, rattachent cet ensemble roman viennois, curieusement précoce, mais aussi le chevet lyonnais, plus tardif, à un vaste ensemble rhodano-provençal, culturellement très marqué par son héritage antique.





Le Comte Girart et sa femme Berthe  
*D'après le manuscrit en milieu du XII<sup>e</sup> siècle de la Chronique de Vézelay,  
conservé à la bibliothèque municipale d'Auxerre.  
(Traduction du latin par François Guizot, édité par François Vogade en 1969)*



# GIRART DE VIENNE

## HISTOIRE ET LÉGENDE

par Marcel PAILLARET (1)

Parmi les grands personnages qui ont jalonné la riche histoire de notre ville, *le Comte Girart de Vienne* est celui qui a laissé le plus prestigieux souvenir. Véritable héros légendaire, sa renommée suscita des "Chansons de Geste" qui eurent un immense succès à partir de la fin du XII<sup>e</sup> siècle et du début du XIII<sup>e</sup> siècle, lorsque, la langue s'affinant, des trouvères écrivirent et des jongleurs chantèrent sa légende pourtant éloignée de l'histoire.

### L'Histoire.

Au moment où il entra dans l'histoire de Vienne en 843 comme Duc du Lyonnais et du Viennois et surtout en 855 comme régent du Royaume de *Charles-le-Jeune, roi de Provence*, Girart avait déjà derrière lui une carrière prestigieuse.

Il était de haute naissance franque et descendait d'une famille austrasienne-rhénane où le titre de Comte de Paris se transmettait par une sorte d'hérédité depuis Pépin et Charlemagne. Lui-même obtint cette charge vers 830 sous Louis-le-Pieux († 840), fils de Charlemagne, mais *Charles-le-Chauve*, fils de Louis, le rejeta après le ralliement de Girart à l'empereur *Lothaire 1<sup>er</sup>* dont il suivit alors les vicissitudes et celles de ses trois fils avec fidélité, énergie et diplomatie jusqu'à la reddition de Vienne, assiégée en 870 par Charles-le-Chauve.

Par son mariage, avant 819, avec *Berthe*, fille du Comte de Tours, aussi d'origine austrasienne, il acquit de hautes alliances familiales avec l'empereur Lothaire 1<sup>er</sup>, devenu son beau-frère, avec Charles-le-Chauve et les fils de Lothaire 1<sup>er</sup>, ses neveux. Il cousina avec les rejetons de Charlemagne et aussi avec les ancêtres de Hugues Capet.

---

(1) Pour les sources se reporter au livre de l'auteur "Vienne-sur-le-Rhône au Moyen-Age".



L'empire chrétien d'Occident fondé en l'an 800 par Charlemagne fut découpé en 843 au traité de Verdun après la mort de Louis-le-Pieux entre ses trois fils : Charles-le-Chauve eut la *Francia occidentale*, Louis-le-Germanique eut la *Francia orientale* et Lothaire 1<sup>er</sup> la *Francia médiane*, une longue bande de territoire depuis la Mer du Nord jusqu'à l'Italie-Adriatique.

Cette longue bande très vulnérable, car sans unité, fut à son tour divisée, en 855, entre les trois fils de Lothaire 1<sup>er</sup>, Vienne et Lyon firent partie du royaume de Charles-le-Jeune désigné alors Royaume de Provence, entre Alpes-Rhône et Méditerranée.

Jeune, malade (épileptique) et peu expérimenté, Charles-de-Provence se reposa entièrement sur le Comte Girard de Vienne à qui Lothaire 1<sup>er</sup> l'avait confié avant de mourir († 853) avec le titre de "*parens, nutritor, magister*", véritable *régent de Grande-Provence*. Le jeune roi résidait dans sa capitale où il mourut en 863 et certainement à Vienne dans le *Château Royal* ou Château Vieux, aujourd'hui disparu, situé alors près de la place des Capucins. Il résida aussi au *Château de Mantaille*, comme son père.

En 845, Girart lutta contre les *Sarrazins* dans la vallée du Rhône puis en Italie, pour défendre son neveu Louis II. Vers 859, il dut aussi combattre les *Normands* qui avaient contourné l'Espagne et remonté le Rhône jusqu'à Valence puis sans doute l'Isère car le monastère de Saint-Barnard à Romans fut détruit à cette époque.

Après avoir maîtrisé l'ambition des deux frères de Charles en 856 à l'entrevue d'Orbe en Suisse, il dut faire face militairement aux actions de Charles-le-Chauve en basse Provence. Grand diplomate, Girart sut organiser en 858 la succession de Charles († 863) dont les territoires revinrent à ses frères, Lothaire II, roi de Lorraine, (la "Provence du Nord" - Lyon-Vienne) et Louis II, roi d'Italie (La Basse Provence).

Girart agit toujours avec tact envers les Églises : l'archevêque Rémi de Lyon, son archichapelain, puis au 2<sup>e</sup> rang les archevêques de Vienne, Agilmar puis Adon, ce dernier dont il favorisa la nomination. Il restitua à l'église de Vienne en particulier des biens qui avaient été usurpés : Génissieux près de Romans, St-Marcel et St-Just de Vienne...

Girart et la Comtesse Berthe possédaient des biens à Vézelay, entre autres, où ils fondèrent l'illustre Abbaye qu'ils placèrent sous la tutelle papale pour éviter toute usurpation de Charles-le-Chauve. Celui-ci s'immisça de plus en plus en Lyonnais et surtout en Viennois, auprès de l'illustre Adon et profita de la mort en 862 de Lothaire II pour venir prendre en main les territoires qu'il s'était octroyés en partage avec son frère Louis-le-Germanique au traité de Mersen en 870.

Cette opération guerrière se heurta à la résistance de Girart et

des Viennois en raisons des remparts solides. La résistance dura peu de temps, à peine un mois, et la vaillante Berthe, qui dirigeait la défense de Vienne en l'absence de son époux parti chercher des secours, soumise à des pressions par des "moyens ingénieux", fit appel à Girart pour obtenir une reddition honorable et Charles-le-Chauve entra dans la ville assiégée le 24 décembre 870.

Le lendemain, Noël 870, un Te Deum fut chanté dans notre cathédrale d'alors, désignée *Église du Sauveur*, en faveur du vainqueur, Charles-le-Chauve, avec la bénédiction de l'archevêque Adon. Girart et Berthe purent partir, leur histoire courte mais bien remplie était terminée mais la légende commençait.

### La légende "Fille échevelée de l'histoire".

L'illustre Comte Girart fut longtemps plus connu par les chansons de geste du début du XIII<sup>e</sup> siècle, soit plus de trois siècles après les événements. Ce décalage et une longue tradition orale expliquent, avec les fantaisies du poète, les écarts importants avec la réalité historique.

Girart fut désigné sous les noms de Girart de Vienne (ou de Vianne) ou de Roussillon ou de Fraite, mais c'est le même personnage qui n'eut d'ailleurs rien à voir avec Roussillon au sud de Vienne, ni avec la douzaine d'autres Roussillon de Provence jusqu'en Bourgogne, qui désignent des hauteurs fortifiées depuis le XII<sup>e</sup> siècle. Les seigneurs de Roussillon-Annonay attribuèrent aussi à tort l'origine de leur famille au Comte Girard mort en 877.

C'est la chanson "*Girart de Vienne*" qui nous intéresse surtout car l'auteur est connu, *Bertrand de Bar-sur-Aube* "*uns gentis clerks qui ceste chançon fist*" et, s'il imagine les événements et parfois les personnages, il est certain qu'il connaissait *Vienne au XIII<sup>e</sup> siècle*. La donnée centrale du siège de Vienne par Charles-le-Chauve fin 870 est reportée à la période faste de Charlemagne, le "grand empereur", mort depuis 56 ans mais dont la réputation était alors universelle. Le siège qui n'a duré qu'un mois en est à sa septième année sans résultat.

La ville est belle par *ses palais et sa cathédrale* et surtout, *ses remparts* sont indestructibles :

*"Haut sont li mur que païen ont formez  
a ferrement n'a picos aceres  
n'en porroit estre. I. (un) sol quarrel ostenz  
tout est li uns en le autre seelez  
Fier i li Rosnes bruïant qui le cort par delez".*



Il s'agit du rempart sud du haut empire romain dont on a retrouvé des tronçons lors de travaux récents (cours Brillier, face au jardin public), il devait être encore en bon état au XIII<sup>e</sup> siècle. Il est question de païens, nous savons bien que les constructeurs étaient romains mais les Viennois ont pensé longtemps que les auteurs étaient sarrazins comme pour les aqueducs. Au pied du rempart coulait le ruisseau de Saint-Gervais (*Fuissin*), actuellement canalisé sous le Cours Brillier et à l'ouest le Rhône était un fleuve puissant.

*La cathédrale* est désignée sous les noms de "*Moutier ou Paroche Seint Morise*", c'était alors, début XIII<sup>e</sup> siècle, l'église (édifice) romane construite vers 1140 et dédiée à Saint-Maurice, grand patron de la Bourgogne dont Girart, ses frères et son "neveu" Olivier lèvent l'étendard "de Seint-Morise ont l'enseigne aporté". Les Français (ou Franks) invoquent Saint-Denis.

Le trouvère Bertrand signale *deux palais*. Le premier est facile à situer sur le rebord nord du plateau qui domine la Gère près de la place actuelle des Capucins, c'est le palais vieux des anciens rois de Provence-Bourgogne (ou Grande Provence), - Boson peut-être et sûrement son fils Louis l'Aveugle -, avec donjon "*la grant tor quarrée*" dont les derniers restes ont disparu début XVII<sup>e</sup> siècle et ont été signalés par Nicolas Chorier.

Le deuxième palais dans la partie basse de la ville pourrait être l'ancien palais des Dauphins "*assis emprès l'église Notre-Dame-la-Vieil*" (l'actuel temple romain).

*Le camp de Charlemagne* est installé dans la plaine au sud de la ville, la "*Vallis ortonum*" et en langue vulgaire *Valosteys* (Val des Jardins) :

*"Desoz Vianne, la fort citée antic,  
estoit molt bèle et grans la prairie (ou sablon)  
.I. (un) bois y et de grant ancesserie (antiquité)"*

Des combats s'y multiplient sans résultat et Roland, neveu de Charlemagne, propose un combat singulier contre *Olivier*, neveu de Girart, dans l'Isle, *l'Isle-soz-Vianne*, à l'emplacement actuel de Notre-Dame de l'Isle fondée en 1130. Le combat est sans merci, les épées sont de véritables personnages : *Hauteclere* celle d'Olivier et *Durandal* celle de Roland, les adversaires restent invaincus et décident de se réconcilier pour lutter contre les Sarrazins et Olivier propose à Roland d'épouser sa sœur *la belle Aude* qui avait suivi avec anxiété les combats du haut du rempart :

*"Une pucele (Aude) qui molt avait biauté...  
Blout ot le poil menu recesclé (frisé)  
et le viaire si fres et coloré*

*comme la rose que l'on geut en esté  
et blanches meins et les doiz acez mez (minces)..."*

Victor Hugo s'en est inspiré dans "*Le mariage de Roland*" de *La légende des siècles*. Charlemagne refuse cet accord et s'octroie un peu de répit en allant à la chasse dans le bois de Clermont. Mais Girart, avec des chevaliers, passe dans un aqueduc et se saisit de l'empereur près d'une fontaine et le Comte se met à son service, la guerre est finie, on ira combattre les incroyants en Espagne où Roland trouvera une mort glorieuse à Roncevaux.

La fontaine, appelée longtemps Fontaine de Charlemagne et l'aqueduc existent encore, le bois de Clermont fut appelé longtemps le bois du Roi (*Buec reyel*) et finalement le lieu prit le nom de "Charlemagne" qui pourtant ne vint jamais à Vienne.

Il est curieux et émouvant de voir ce nom de lieu né d'une chanson de geste vieille de sept siècles, écrite à la gloire du Comte Girart de Vienne mort en 877, voici onze siècles.





Crédit photographique :  
The Metropolitan Museum of Art, Rogers Fund, 1966 (New York)

## UNE VUE DE VIENNE (vers 1590) au Metropolitan Museum de New-York (1)

par Gilles CHOMER

Le Metropolitan Museum de New-York possède parmi ses dessins nordiques une *Vue de Vienne* annotée "Vroom" (fig. 1), qui malgré un cadrage pittoresque et une amplification délibérée du relief montagneux, fait montre d'une estimable précision topographique. Le dessinateur, installé à Saint-Romain-en-Gal a indiqué au-delà du Rhône, si on analyse le dessin de droite à gauche, outre sept des arches du pont, la Tour des Valois (Sainte-Colombe-lès-Vienne), les clochers de l'abbaye Saint-Pierre, les tours de la Primatiale Saint-Maurice, puis après trois corps de bâtiments non identifiés et un clocher mystérieux (Saint-Ferréol ?), les flèches de Saint-André-le-Bas, de Notre-Dame d'Outre Gère (église des Jacobins) et de l'église Saint-Sévère. Sur les hauteurs se distinguent les châteaux de Pipet puis de la Bâtie, d'où descendent les remparts. Enfin, sur la gauche, à la verticale exacte de la barque on repère le Mont Saint-Hélène et Estressin (2). Le dessin new-yorkais provient apparemment d'un album dépecé dont on connaît d'autres feuilles généralement annotées. L'une d'entre elles, une *Vue de Pont-Saint-Esprit* conservée dans une collection particulière porte au verso une inscription en néerlandais "van de oude Vroom" ("du vieux Vroom") qui désigne le peintre Hendrick Cornelisz Vroom, né à Haarlem vers 1566, mort dans la même ville en 1640 et qui se trouve être le père de la peinture hollandaise de marine (3). Outre la présente *Vue de Vienne* (Keyes

(1) Plume et lavis d'encre brune; annoté b.g. "Vroom". New-York, The Metropolitan Museum of Art (Rogers Fund, 1966); inv. 66.134.3

(2) Toutes ces indications m'ont été généreusement fournies par M. Jean-François Grenouiller qui m'a proposé de rédiger cette note et que je remercie vivement de son aide amicale.

(3) Cf. la monographie de G. Keyes, *Cornelis Vroom : Marine and landscape artist*, Utrecht, 1975, 2 vol.; sur le passage du peintre dans la vallée du Rhône cf. T. I, p. 37-40.



D28) et la vue de *Pont Saint-Esprit* (Keyes D25) on peut rattacher au groupe une *Vue d'Aix-en-Provence* conservée dans une collection privée d'Amsterdam (Keyes D2), une *Vue de Rives* à Oxford (Ashmolean Museum, Keyes D29) et une *Forteresse dominant la ville de Lyon* conservée à Cambridge (Fitzwilliam Museum, Keyes D11). Ces deux derniers dessins toutefois accentuent le côté fantaisiste, voire fantastique des sites et n'offrent par la même rigueur topographique que précédemment.

Aucun des dessins ne porte de date et le périple de Vroom hors des Pays-Bas n'est pas daté non plus avec précision. D'après son biographe Carel Van Mander (4), Hendrick Cornelisz Vroom est né à Utrecht vers 1566. Après une formation auprès d'un peintre sur porcelaine, il entreprit un premier voyage en Italie et résida deux ans à Rome au milieu des années 1580. Il y fit la rencontre décisive du paysagiste Paul Bril. Revenu à Haarlem où il se marie, Vroom entreprend alors un second voyage en Allemagne puis en Espagne (jusqu'à Gibraltar), en Italie et en France : Séville, Livourne, Florence, Rome, Venise, Milan, Gênes, Turin. C'est là que se situe son séjour (parfois mouvementé) en Rhône-Alpes, tel que le décrit Van Mander : "Traversant alors le *Mont-Cenis*, Vroom gagna *Lyon* non sans avoir, à ce qu'il raconte connu un très grand péril, car il fit une chute et il serait tombé du haut d'un rocher à pic si la gelée n'avait fait adhérer son fond de culotte au rocher. Il fallut que les muletiers vinsent le détacher, non sans qu'une bonne partie des chausses restât collée à la pierre. A *Lyon*, il put trouver à se placer dans un château, non loin de la ville, chez M. Bottoin, et peignit à la détrempe sur toile les campagnes de ce personnage et de ses ancêtres, à Pise, en Italie, tant sur terre que sur mer. Il eut ainsi l'occasion de peindre des galères, des vaisseaux de toutes sortes et des rencontres de cavalerie et d'infanterie. Au bout de ce travail, qui dura environ six mois, Vroom alla à Paris, chez un peintre de Leyde... puis à Rouen" (5). Ces événements (et les dessins) sont à dater des premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, avant 1604 en tout cas, date de la parution du livre de Van Mander. Malheureusement, il n'est toujours pas possible d'identifier "M. Bottoin" (un membre de la famille Bottu ?) ni, a fortiori, le château décoré à la détrempe par Vroom. Restent les dessins qui évoquent un va et vient le long du Rhône, à la recherche de sites pittoresques. Rédigées dans un style maniériste issu de Bril et par là du grand Bruegel (qui était passé à Lyon en 1552-1553), ces feuilles sont caractérisées par une écriture vigoureuse, un graphisme alerte qui confine parfois à l'ellipse et un système de mise en plans parallèles, en coulisses, qui impliquent un lent glissement latéral du regard. La *Vue de Vienne* avec son premier plan-repoussoir, sa barque surchargée et

(4) C. Van Mander, *Le Livre des Peintres (1604)*, trad. fse. par Hymans, Paris, 1885, p. 208-218.

(5) Ibid. p. 211.

ses fines notations topographiques apparait comme une des mieux venues de la série. Elle constitue aussi un précieux document de topographie viennoise au même titre que les dessins plus tardifs de van Worst (1655, Rotterdam, Musée Boymans-van Beuningen) (6) et d'Angelo Canini (1664, Biblioteca Vaticana) (7).

DE LA GÈRE EN 1776

2 plans inédits de la Bibliothèque de Grenoble

par Jean-François GRENOUILLER

Les Amis de Vienne durant la communication de ces deux plans inédits à M. Yves Jorteur-Montperron, conservateur à la Bibliothèque Municipale de Grenoble où ils sont conservés, nous le remercions de son obligeance.

Il furent dressés à l'occasion d'un procès relatif soit à des droits d'eau sur la Gère, soit à des emplacements industriels.

Les établissements figurés sont la forge à acier de Mlle de Sambein, les foulons à draps du sieur Assier, la manufacture à soie, les forges à acier et fer du sieur Vialler, la manufacture du sieur Raymond. Les documents se font écho des innovations de 1750 qui causeront des dégâts importants.

Concernant la métallurgie lyonnaise il convient de se reporter à l'ouvrage de Pierre Léon, "Naissance de la grande industrie en Dauphiné (fin 17<sup>e</sup> - 1809)" publié en 1954. En 1724 Vienne comptait 8 établissements métallurgiques (3 aciéries et 5 marignols dont 1 de lames de couteaux). Quelques décennies plus tard, en 1787, selon

(6) M.F. repr. dans *Bulletin de la Société des Amis de Vienne* n° 23-24, 1927-1928, repr. entre p. 60 et 61 et M.F., "sur un dessin du Musée Boymans", *ibid.* n° 25-26, 1929-1930, p. 55-56

(7) Cf. "Une visite à Vienne du cardinal Chigi, légat du pape en 1664" dans *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, n° 47-51, 1951-1955, Vienne, 1957, p. 59-61, repr.



Ces deux derniers dessins sont tout à fait différents de ceux qui précèdent. Ils sont en fait des copies de deux autres, l'un d'entre eux est une copie d'un dessin de Paul Brill. Ces deux derniers dessins sont tout à fait différents de ceux qui précèdent. Ils sont en fait des copies de deux autres, l'un d'entre eux est une copie d'un dessin de Paul Brill.

Aucun des dessins ne porte de date et le périple de Vroom hors des Pays-Bas n'est pas daté non plus avec précision. D'après son biographe Carel Van Mander (4), Hendrick Cornelisz Vroom est né à Utrecht vers 1566. Après une formation auprès d'un peintre sur porcelaine, il entreprit un premier voyage en Italie et résida deux ans à Rome au milieu des années 1580. Il y fit la rencontre décisive du paysagiste Paul Brill. Revenu à Haarlem où il se maria, Vroom entreprend alors un second voyage en Allemagne puis en Espagne (jusqu'à Gibraltar), en Italie et en France : Séville, Livourne, Florence, Rome, Venise, Milan, Gênes, Turin. C'est là que se situe son séjour (parfois mouvementé) en Rhône-Alpes, tel que le décrit Van Mander : "Traversant alors le Mont-Cenis, Vroom gagna Lyon non sans avoir, à ce qu'il raconte connu un très grand péril, car il fit une chute et il serait tombé du haut d'un rocher à pic si la gelée n'avait fait adhérer son fond de coiffe au rocher. Il fallut que les muletiers vinssent le détacher, non sans qu'une bonne partie des chausses restât collée à la pierre. A Lyon, il put trouver à se placer dans un château, non loin de la ville, chez M. Bottoin, et peignit à la détrempe sur toile les campagnes de ce personnage et de ses ancêtres, à Pise, en Italie, puis sur terre que sur mer. Il eut ainsi l'occasion de peindre des galères, des vaisseaux de toutes sortes et des rencontres de cavalerie et d'infanterie. Au bout de ce travail, qui dura environ six mois, Vroom alla à Paris, chez un peintre de Leyde... puis à Rouen" (5). Ces événements (et les dessins) sont à dater des premières années du XVII<sup>e</sup> siècle, avant 1604 en tout cas, date de la parution du livre de Van Mander. Malheureusement, il n'est toujours pas possible d'identifier "M. Bottoin" (un membre de la famille Botta ?) ni, a fortiori, le château décoré à la détrempe par Vroom. Restent les dessins qui évoquent un va et vient le long du Rhône, à la recherche de sites pittoresques. Rédigées dans un style maniériste issu de Brill et par M. du grand Bruegel (qui était passé à Lyon en 1552-1553), ces feuilles sont caractérisées par une écriture vigoureuse, un graphisme aigre qui confine parfois à l'ellipse et un système de axes et plans parallèles, en couleurs, qui impliquent un fort placement latéral du regard. La *Pue de l'enne* avec son premier plan, sa barque surchargée et

# AMÉNAGEMENT INDUSTRIEL DE LA GÈRE EN 1776

2 plans inédits de la Bibliothèque de Grenoble

par Jean-François GRENOUILLER

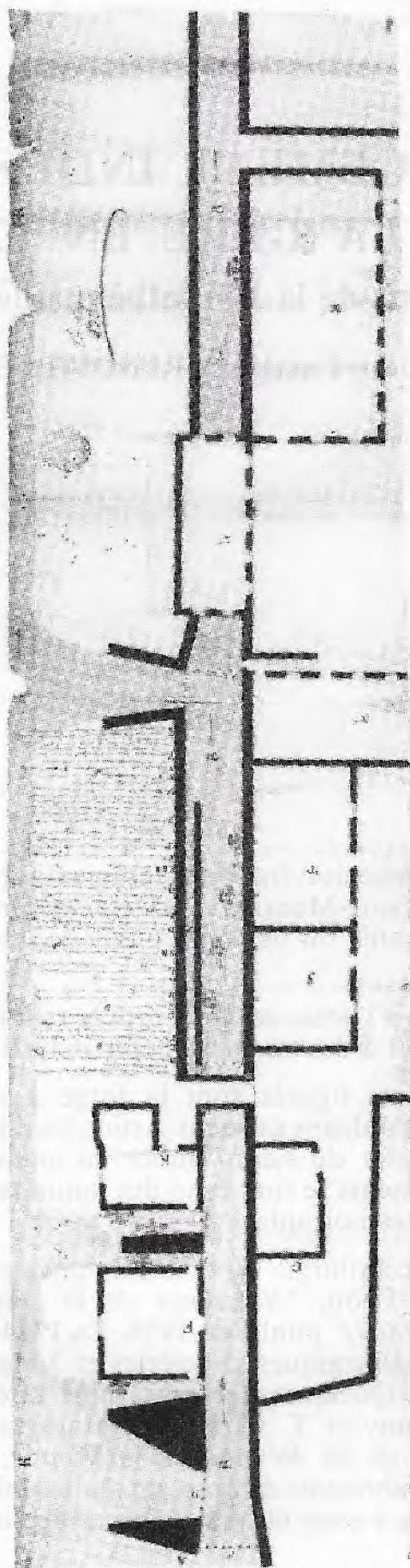
Les Amis de Vienne doivent la communication de ces deux plans inédits à M. Yves Jocteur-Montrozier, conservateur à la Bibliothèque Municipale de Grenoble où ils sont conservés, nous le remercions de son obligeance.

Il furent dressés à l'occasion d'un procès relatif soit à des droits d'eau sur la Gère, soit à des aménagements industriels.

Les établissements figurés sont la forge à acier de Mlle de Sambein, les foulons à draps du sieur Astier, la manufacture à soie, les forges à acier et fer du sieur Viotier, la manufacture du sieur Reymond. Les documents se font écho des inondations de 1750 qui causèrent des dégâts importants.

Concernant la métallurgie viennoise il convient de se reporter à l'ouvrage de Pierre Léon, *"Naissance de la grande industrie en Dauphiné (fin 17<sup>e</sup> - 1869)"* publié en 1954. En 1724 Vienne comptait 8 établissements métallurgiques (5 aciéries et 3 martinets dont 1 de lames de couteaux). Quelques décennies plus tard, en 1787, selon R. Lauxerois, R. Bony et T. Giraud - Catalogue de l'Exposition *"Vienne à la veille de la Révolution"*, (Vienne, 1989) - Vienne comptait 60 maîtres fabricants de drap, un maître fabricant-moulinier de soie, quatre forges à acier et quatre forges de cuivre (martinets).





Cl. B.M. de Grenoble

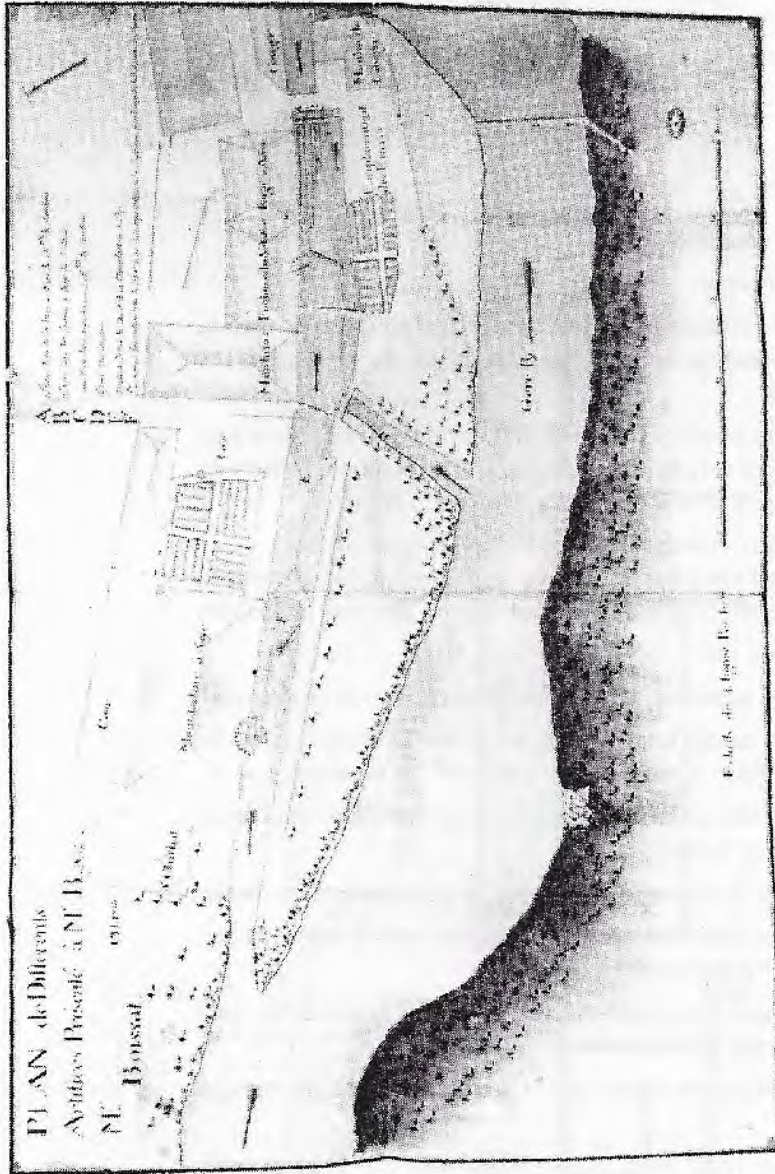
CONSEIL D'ADMINISTRATION  
DES « AMIS DE VIENNE »

Premier plan

- A - Écluse commune
- B - Béal ou canal
- C - Premier albergement dont les portes toujours levées ne se baissent qu'en cas d'inondation ou de réparation des artifices
- F - Bâtiment pour forges à acier et fer ayant double prise d'eau, lesquelles forges n'existaient pas lors de la confection du parcellaire à l'époque de l'albergement de 1688
- G - Bâtiments et emplacements indifférents au procès
- II - 2 prises d'eau pour les 2 roues des 2 moulins du bâtiment K. Avant 1688, il n'y avait qu'un moulin, suivant parcellaire
- K - Moulin à blé
- M - Artifice autrefois, selon le parcellaire, battoir à chanvre
- MM - Petit canal. Lequel était autrefois un artifice pour les affuts. Prise d'eau bouchée au profit du meunier
- O - Prise d'eau pour forges et foulons (artifices des sieurs Liotier et Astier)
- S - Bâtiment de la forge à acier et fer qu'occupait le sieur Liotier
- T - Bâtiment des foulons à drap qu'occupe le sieur Astier. Ancienne papeterie en 1688
- U - Déchargeoir reconstruit par le sieur Reymond tel qu'il était avant l'inondation de 1750
- X - 3 manufactures contenant 16 emplacements de moulin à soie
- Z - Première roue de la manufacture qui doit faire tourner huit moulins. Le sieur Reymond l'a fait reconstruire telle qu'elle était avant 1750

(Plan pour un procès à propos de droits d'eau sur la Gère)





Deuxième plan de différents artistes présentés à M. Boissat en 1776  
(Bibliothèque Municipale de Grenoble - non côté - signalé par M. Yves Jocteur-Montrozier,  
conservateur à la Bibliothèque Municipale de Grenoble - Cliché B. M. G.)

- A - 2 prises d'eau de la forge à acier de Mlle de Sambein (Sambin)
- B - 2 prises d'eau des foulons à drap du sieur Astier
- C - 1 prise d'eau appartenant à Mlle de Sambein
- D - Grand déchargeoir
- E - Voute au-dessus du canal de la manufacture à soie
- F - Plateaux qui font refluer l'eau du canal et qui submergent les moulins supérieurs quand les portes du déchargeoir sont baissées

## **CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »**

### **Président d'Honneur (à vie) :**

M. Charles JAILLET - Ancien Président

### **Comité de Patronage :**

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur, Directeur du Centre de Recherches Archéologiques

M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées

M. François LEYGE - Conservateur du Musée de St-Romain-en-Gal

M. Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur

### **BUREAU**

**Président :** M. André HULLO - Professeur

**Vice-Présidents :** M. Paul BLANCHON - Professeur - Vienne

M<sup>e</sup> Charles FRÉCON - Notaire - Vienne

M. Jean-François GRENOUILLER - Bibliothécaire

\* M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - Vienne

M. François RENAUD - Professeur

**Secrétaire Général :** M. Pierre GIRAUDO

**Trésorier :** M. François BLANCHARD

**Trésorier-adjoint :** Mme THEVENET

### **MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION**

M<sup>e</sup> Jean ARMANET - Notaire - Vienne

M. Franck DORY - Professeur

M. Roger DUFROID - Retraité - Vienne

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de Vienne

M. Jean-François GUILLET - Licencié ès-Sciences - Sainte-Colombe-lès-Vienne

Mme Michel GUILLOT - Saint-Romain-en-Gal

M. Philippe MARET - Professeur

M. Jean MELMOUX - Université - Lyon III

M. Jean PERRIOLAT - Retraité - Vienne

Mme Maurice SEGUIN - Vienne

M. SONDAZ - Vienne

M. Jean VAGANAY - Industriel - Vienne



## Sauvegardes et interventions

---

- 1907** — Achat à un propriétaire grâce à une souscription lancée par la Société, de la mosaïque de Lycurgue ; financement de la restauration de la statue de l'Apollon Pythien.
- 1909** — Création par notre Société du Syndicat d'Initiative, qui ne devient indépendant qu'en 1947.
- 1920** — Début des travaux de restauration de la façade ouest de la cathédrale Saint-Maurice. La Société lutte depuis 1908 pour obtenir la contribution des Monuments Historiques et organise une souscription publique.
- 1922** — La Société achète des immeubles pour faciliter le début des fouilles du théâtre romain.
- 1928** — Dégagement et achèvement de la façade de Saint-André-le-Bas pour l'achat, puis la démolition de vieux immeubles, grâce à une nouvelle souscription et par les dons de sociétaires.
- 1938** — Résurrection du Cloître de Saint-André-le-Bas grâce à divers dons de sociétaires, en particulier Mme GUILLEMAUD, qui cède les colonnes.
- 1958** — Contribution financière pour le rachat de la statue de la Tutela à un antiquaire.
- 1967** — Interventions multiples pour la sauvegarde des mosaïques de la place Saint-Pierre et du site de Saint-Romain-en-Gal.
- 1977** — Sauvegarde du mobilier du Musée.